

Bibliothèque numérique

medic @

**DOITEAU, Victor. - La curieuse figure
du Dr. Gachet, un ami et un amateur
de la première heure de Cézanne,
Renoir, Pissaro, Van Gogh**

In : Aesculape, 1923-1924,

LA CURIEUSE FIGURE DU D^R GACHET

UN AMI ET UN AMATEUR DE LA PREMIÈRE HEURE DE CEZANNE, RENOIR, PISSARRO, VAN GOGH

Par le Docteur Victor DOITEAU

Les biographes de Cézanne et de Van Gogh, notamment A. Vollard et G. Coquiott, mais ce dernier surtout, dans son « Cézanne » puis dans son « Van Gogh » paru récemment, se sont plu à évoquer l'originale personne du D^r Gachet, lequel joua un rôle notable dans la vie des maîtres de l'école impressionniste. En effet, il devint leur ami, à l'aube difficile de leur carrière; dès ce moment il s'affirma un admirateur fanatique de leur peinture; il fut aussi leur premier et, durant de très longues années, leur seul amateur; il les encouragea passionnément à peindre selon la vision qu'ils venaient de découvrir; enfin lui-même, peintre et médecin tout à la fois, il s'adonna à la peinture claire. Ce sont là des titres de gloire dont on ne peut nier l'importance. Mais les auteurs que nous citons tout à l'heure n'ont pas tracé un portrait exact du D^r Gachet. Il semble bien qu'ils se sont laissé conduire beaucoup plus par leur fantaisie et le désir d'amuser les lecteurs, que par le souci de l'absolue vérité. C'est pourquoi nous voudrions aujourd'hui tenter d'esquisser la si vivante silhouette du D^r Gachet, d'après des renseignements et des documents tout à fait nouveaux, qui nous ont été abondamment fournis par son fils même, notre très obligeant ami M. Paul Gachet (V. D.).

PAUL-FERDINAND Gachet naquit à Lille le 30 juillet 1828. Son père était filateur. Il fit ses études dans sa ville natale, puis encore, mais durant une seule année, à Malines au collège des Jésuites. A Lille, il eut pour condisciple Edouard Drumont et un autre jeune lillois nommé Amand Gautier qui rêvait de devenir peintre et qui d'ailleurs maniait déjà le pinceau et le crayon avec un réel talent. C'est lui, sans doute, qui contribua à développer chez P.-F. Gachet ce goût naturel pour l'art qu'il manifesta si vivement dès cette époque. En effet, on le voit fréquenter assidûment le musée de Lille, et sous la direction de son professeur de dessin, le peintre Détréz, exécuter de nombreuses et très grandes aquarelles.

Son père souhaitait qu'il devint industriel, mais il n'accéda pas au désir paternel et se décida à suivre la carrière médicale, influencé par ses aptitudes personnelles et probablement aussi par deux de ses cousins, l'un professeur à la faculté de médecine de Lille, l'autre du même âge que lui qui se destinait à la médecine militaire.

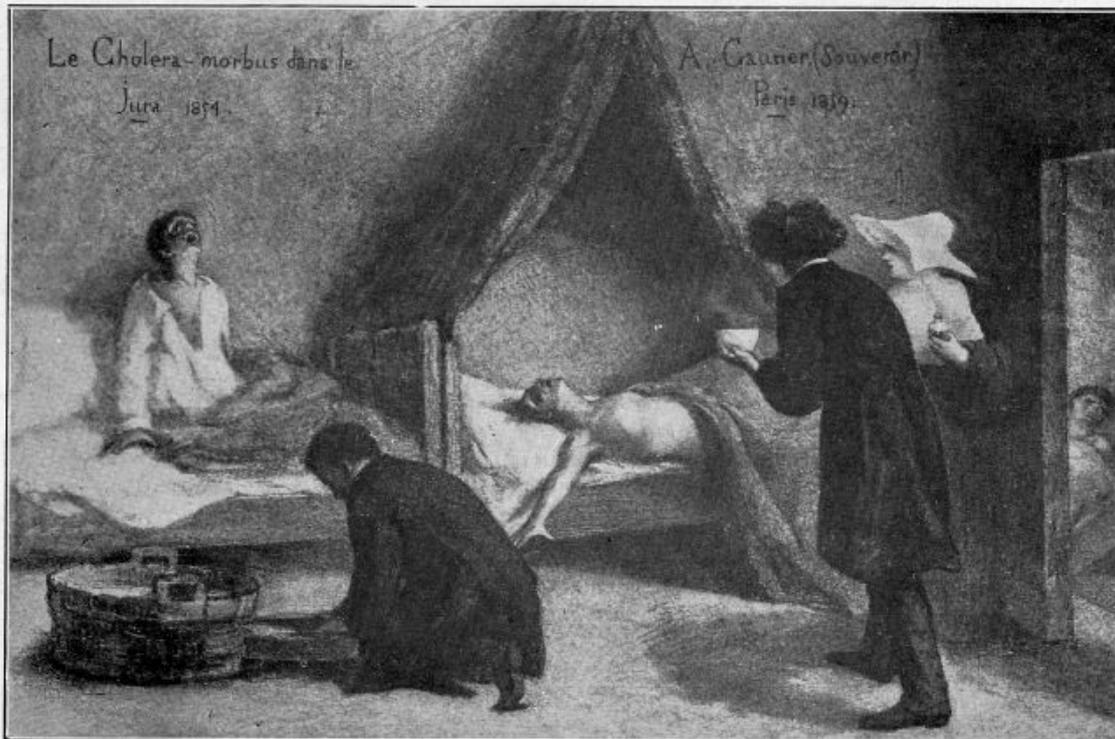
Il commence donc ses études médicales à Lille en 1848. En 1849, il est à Arras engagé volontaire au 7^e chasseurs à cheval, et vers le début de 1850, il arrive à Paris. Il est reçu externe des hôpitaux en 1851 et affecté tout d'abord à Sainte-Marguerite, hôpital aujourd'hui disparu. Pendant l'année 1852 il est à la Maison Dubois, dans le service du D^r Vigla. Il fréquente ensuite les services de Luys et de Trousseau. En 1854 il s'en va au titre de volontaire combattre une sévère épidémie de choléra qui décime une partie du Jura. Trois médecins de Dôle, qu'il assiste dans cette tâche périlleuse succombent bientôt, atteints par cette implacable maladie. Lui-même est victime de la contagion, mais fort heureusement il revient, comme par miracle, à la santé. En 1855 il est attaché au service du Prof. Falret à l'hospice de la Salpêtrière. Enfin en 1856 il est l'externe de Maisonneuve à la Pitié.

A son arrivée à Paris P.-F. Gachet a retrouvé son ami



Portrait du D^r P.-F. Gachet

Lithographie d'E. Vernier d'après la peinture d'Amand Gautier du Salon de 1861 (Musée de Lille).



Le Cholera Morbus dans le Jura en 1854. Le D^r Gachet soignant les cholériques. — Dessin original d'Amand Gautier (Coll. de M. Paul Gachet).

Le D^r Gachet apporte un breuvage à un cholérique. Le personnage à genoux est le peintre Amand Gautier

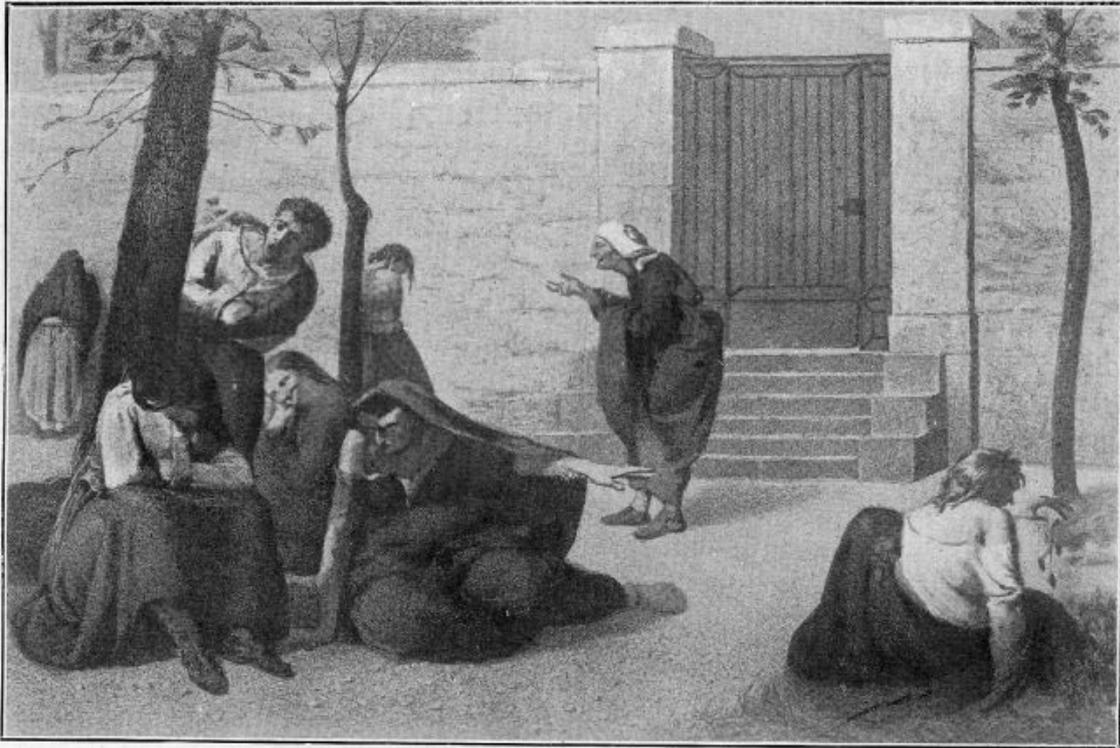
de collègue Amand Gautier qui a pu venir dans la capitale se perfectionner dans l'étude du dessin et de la peinture grâce à une bourse octroyée par son département natal.

Un jour Gachet emmène son ami visiter son service de la Salpêtrière. Là, A. Gautier découvre le sujet de deux tableaux qu'il peindra avec un très juste réalisme. L'un d'eux qu'il intitulera *Une Princesse* est le portrait d'une pauvre jeune femme atteinte de la folie des grandeurs; l'autre représente *La cour des agitées à la 5^e division*. Un peu plus tard, il peindra encore le *Portrait du D^r Falret*.

D'autre part, A. Gautier a fait connaître à son ancien condisciple, ses amis, artistes et littérateurs, qu'il a rencontrés dans les cafés du Quartier. C'est ainsi qu'à la brasserie de la mère Andeler, rue Hautefeuille, il le présente à Courbet, et notre jeune étudiant en médecine s'enthousiasme aussitôt pour les œuvres de ce novateur incompris. C'est encore lui qui le met en relation avec Chamfleury, le romancier réaliste, le camarade et le défenseur de Courbet. Chamfleury à son tour lui attire l'amitié d'un de ses vieux compagnons de la vingtième année, le graveur Bresdin, qu'il a pris un jour, sous le nom de *Chien-Caillou*, lors de ses débuts.

littéraires, pour héros d'une nouvelle que Victor Hugo jugeait être un indiscutable chef-d'œuvre. Bresdin, malgré son grand talent ne parvenait guère à vendre ses belles et curieuses eaux-fortes et traînait une vie misérable. Gachet s'intéresse tout de suite à lui, il lui fait des achats, il l'encourage, le console et soigne ses enfants lorsqu'ils sont malades. Par l'intermédiaire d'A. Gautier, il fait en outre la connaissance d'un autre misérable graveur: le grand et génial Méryon qui, inconnu, incompris, gagne péniblement son existence en attendant qu'il s'en aille mourir fou et désespéré à l'asile de Charenton. Gachet, qui toute sa vie discernera et aimera les précurseurs, trente années avant le troupeau lamentable des riches amateurs, se passionne rapidement pour ce magnifique aqua-fortiste. Il lui achète deux paysages, souvenirs de la Nouvelle-Calédonie où Méryon s'en était allé au temps de sa jeunesse. Il les paie deux francs chacun. Dans une lettre que nous avons lue, Méryon lui propose une épreuve qu'il considère comme très rare et de toute première qualité pour la somme de dix francs. Elle en vaudrait de nos jours au moins dix mille.

En 1858 P.-F. Gachet termine ses études de



Les Folles de la Salpêtrière. La Cour des Agitées à la cinquième division, vers 1855.

Lithographie d'Amand Gautier d'après son tableau du Salon de 1857. — (Collection de M. Paul Gachet).

médecine. Sa thèse, qui a pour titre *Etude sur la Mélancolie*, c'est à Montpellier qu'il la soutiendra. Là, il se lie avec Bruyas, amateur de peinture fort avisé, conservateur du musée de cette ville et lui aussi grand admirateur de Courbet.

De retour à Paris le Dr Gachet s'installe pour exercer sa profession, rue Montholon, puis en 1862, il va se loger au n° 78 de la rue du Faubourg Saint-Denis où il restera jusqu'à sa mort. Entre temps il s'est initié aux théories médicales homéopathiques. Il est devenu le disciple fervent du baron Monestrol et du Dr Vincent Simon. De la part d'un homme qui, dans le domaine de l'art, a horreur de suivre les chemins battus, cela n'étonnera pas.

En 1868 il se marie. Pendant la guerre de 1870 on le mobilise à l'hôpital militaire Saint-Martin où il prend la place du Dr Cabrol, ancien médecin particulier du maréchal Saint-Arnaud en Crimée, qui, rendu suspect par sa fidélité ardente au régime impérial, s'est enfui lors des premiers revers de la campagne. Il possède dans ce temps-là une petite maison à Ville-momble. Il la déménage hâtivement et non sans peine, sous le feu des Prussiens. Parmi les meubles qu'il sauve si difficilement, se trouve un bon vieux piano familial sur lequel deux de

ses amis les musiciens belges Pieter Benoit et Gévaert avaient composé, lors des séjours qu'ils faisaient à la campagne, chez leur ami, quelques-unes de leurs œuvres.

La guerre terminée, lorsque la vie normale renaît, le Dr Gachet se plaît à fréquenter les milieux artistiques d'avant-garde. Il apparaît régulièrement aux réunions de la « Nouvelle Athènes » où presque quotidiennement autour de Manet se rencontrent : Degas, Renoir, Monet, Pissaro, Cézanne, Guillaumin.

En avril 1872, la mauvaise santé de sa femme et de son fils Paul le détermine à acheter à Auvers-sur-Oise une grande maison à deux étages, presque cubique, bâtie à mi-flanc du coteau et qui était un ancien pensionnat de demoiselles. Au-devant d'elle s'étendait un jardin en terrasse rempli de fleurs et d'arbustes ; un étroit escalier de pierre conduisait dans la rue. Il ne tarde pas à attirer, dans cette jolie région où lui-même séjourne trois jours chaque semaine, quelques-uns de ses amis de la « Nouvelle-Athènes ». Pissaro s'installe à Pontoise, mais il apparaîtra fréquemment à Auvers ; il y vient voir son ami Gachet, y chercher et peindre ses motifs préférés : des prairies, des vergers, des groupes de maisons vétustes, des



Le Graveur Camille Méryon

Ce dessin fut exécuté par le Docteur Gachet à l'Asile de Charenton, peu de temps avant la mort de Méryon.

sentes aux choux et des paysans occupés aux travaux de la terre. Cézanne, sa femme et son tout jeune fils, viennent habiter à Auvers même dans un humble logis, proche de la maison du Dr Gachet. Monet, Renoir n'ont pas suivi leurs compagnons, mais on les voit cependant de temps à autre dans ces parages. Cézanne se met aussitôt à peindre ; dans la demeure du Dr Gachet il fait de nombreuses natures-mortes. Van Gogh n'écrira-t-il pas un jour, parlant de cette habitation si accueillante aux peintres : « Il y a ceci de bon que pour arranger des fleurs ou des natures mortes, il y a toujours de quoi ». De plus Cézanne découvre à sa porte d'incomparables et pittoresques paysages ; à cent pas de chez lui il rencontre un jour la célèbre « Maison du Pendu ». Elle existe encore aujourd'hui, mais restaurée, surélevée d'un étage, ayant perdu complètement son caractère primitif. Il ne faut pas croire que ce coin avait vers 1872 l'aspect qu'il présente ac-

tuellement. Il n'a plus, hélas ! le même charme. C'était alors un endroit solitaire et tranquille avec çà et là des maisons basses couvertes de chaume, groupées au pied et au flanc du coteau, des chemins encaissés, de grands vergers plantés d'innombrables pruniers, des vignes sauvages qui grimpaient à leurs troncs et à leurs branches, puis au loin des prairies bordant l'Oise dont le cours se dissimulait derrière un rideau de peupliers et de futaies.

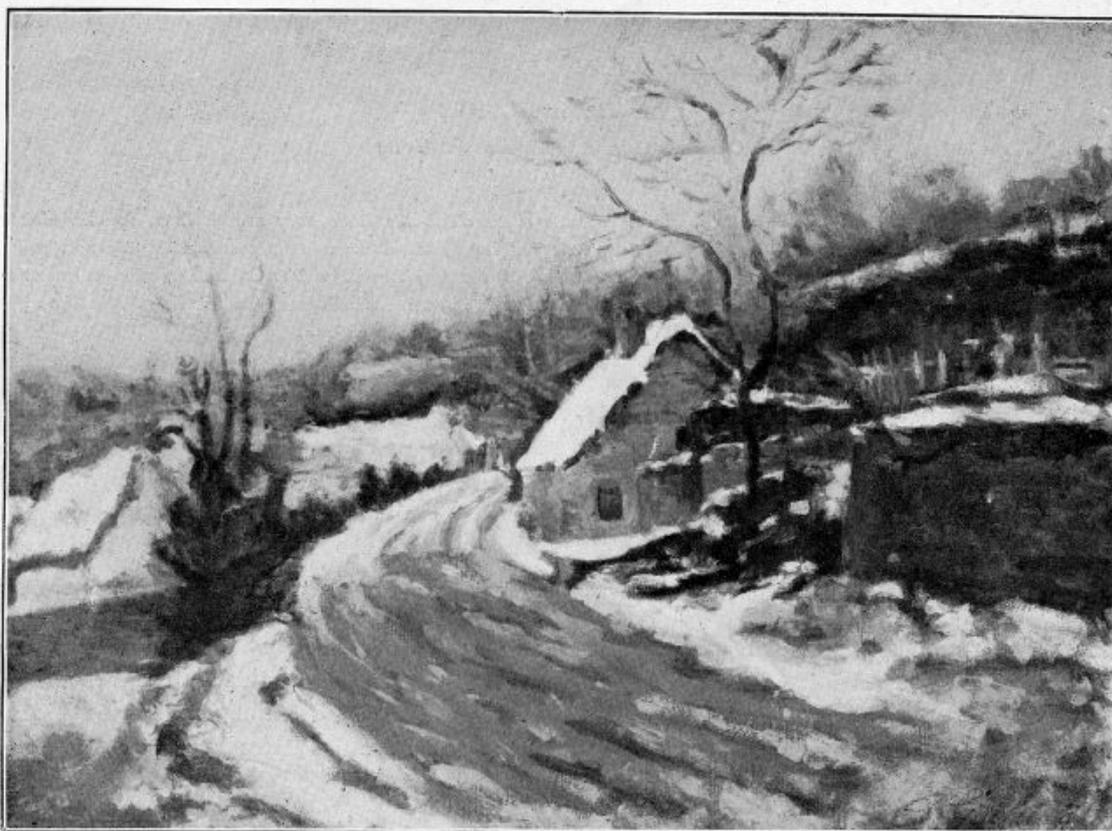
On sait avec quelle lenteur peignait Cézanne. Il abordait une toile, la travaillait ensuite durant de nombreuses séances, et l'abandonnait pour la reprendre plus tard, de multiples fois. Une année, au printemps, durant son séjour à Auvers, il avait commencé un paysage d'après nature. L'hiver venu il le poursuivait encore, mais comme bien l'on pense, ce malheureux tableau s'était métamorphosé insensiblement en effet de neige, après avoir exprimé successivement les délicates frondaisons et la fluide et claire lumière d'avril, la brûlante et pénible atmosphère de l'été, et les défaillantes pâleurs de l'automne. Aussi le Dr Gachet incitait son ami à ne pas s'appesantir sur ses toiles et lorsqu'il jugeait qu'une peinture n'avait plus rien à gagner mais au contraire beaucoup à perdre à être travaillée plus longtemps, il s'exclamait : « Allons, Cézanne abandonnez ce tableau, il est à point n'y touchez plus. » Et Cézanne obéissait en maugréant et bougonnant. Mais certainement plus tard rentré à Paris ou à Aix, il a dû revenir sur ses peintures de la période d'Auvers, car à ce point de vue là il était incorrigible.

Coquiot, dans son *Cézanne* écrit : « Dans ce coin bénit de Pontoise et d'Auvers — si l'on excepte le Dr Gachet bien entendu — les premiers amateurs de Pissarro et de Cézanne furent un ancien instituteur, M. Rouleau et un épicier, rue de la Roche, à Pontoise, M. Rondès. » Qu'il nous permette de lui dire qu'il se trompe sur toute la ligne. M. Rouleau et M. Rondès entrèrent bien en possession de tableaux de Cézanne et de Pissarro, mais ce fut en quelque sorte malgré eux. Ils ne les achetèrent point et certainement ils ne les apprécièrent aucunement, si n'est beaucoup plus tard lorsqu'ils purent les vendre de gros prix. M. Rondès était l'épicier de Cézanne qui ne recevait alors de sa famille que de maigres subsides, car elle ne

voulait pas admettre qu'il fût peintre. Il eût bientôt chez M. Rondès une note d'épicerie impayée assez importante. Comme le règlement s'en faisait attendre trop longtemps, ce petit épicier de campagne s'en vint confier son inquiétude au D^r Gachet, ajoutant que Cézanne lui offrait en paiement quelques-unes de ses toiles. Le docteur lui ramena la paix dans l'âme en lui disant : « Acceptez les peintures qu'il vous offre, ça vaudra très cher un jour. » Quant à M. Rouleau, il était instituteur à Pontoise. Il avait parmi ses élèves les fils aînés de Pissaro. Celui-ci pour lui témoigner sa reconnaissance de toute la science qu'il infusait dans le cerveau de ses garçons lui offrit quelques toiles. M. Rouleau les accrocha à son mur, puis sans doute il n'y pensa plus et ne les regarda jamais. Lui aussi, plus tard, les vendit pour une somme élevée. Voilà donc l'exacte

vérité. Il faut bien le dire, vers 1872 ces grands peintres n'avaient guère qu'un unique amateur, le D^r Gachet. Aussi les murs de sa maison d'Auvers et ceux de son appartement de la rue du Faubourg Saint-Denis disparaissaient sous les plus beaux tableaux qu'on puisse voir. Là rayonnait tout le génie de Cézanne, de Renoir, de Pissarro, de Monet et le talent de Guillaumin. Cette jeune et claire peinture voisinait avec des tableaux anciens — des vieilleries noires, noires — comme dira plus tard Van Gogh, qu'un antiquaire de ses amis lui avait vendus. Auprès de tous ces chefs-d'œuvre on pouvait admirer de fort jolis meubles anciens qui auraient dû s'effondrer sous le poids de tous les vases, statuettes et curiosités qu'ils supportaient. C'était, assurément, l'intérieur le moins bourgeois et le moins banal qui fût.

(A suivre).



La vieille route à Auvers-sur-Oise (Hiver de 1878),

Peinture du Docteur Gachet

LA CURIEUSE FIGURE DU D^R GACHET

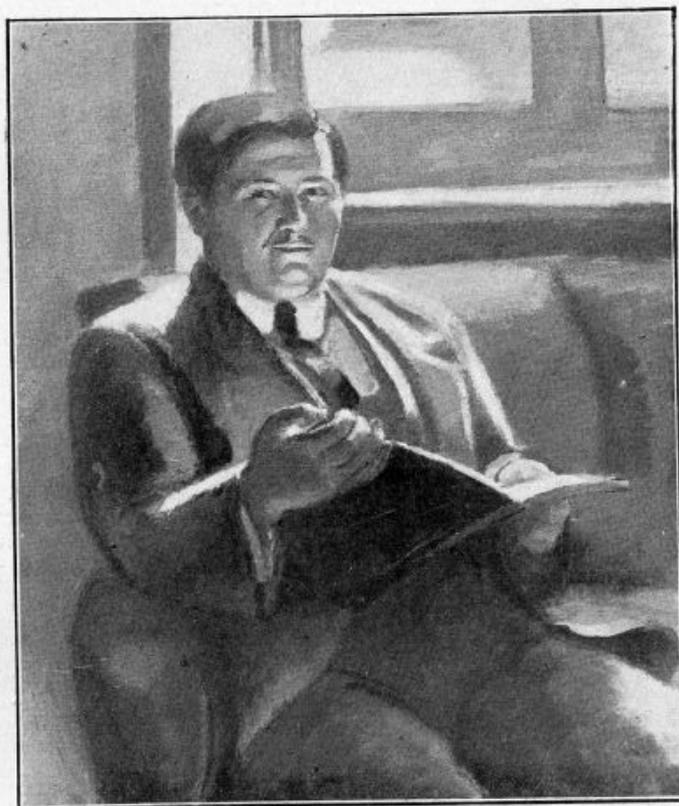
UN AMI ET UN AMATEUR DE LA PREMIÈRE HEURE DE CEZANNE, RENOIR, PISSARRO, VAN GOGH

Par le Docteur Victor DOITEAU

(SUITE)

Voici le deuxième article consacré au Docteur Gachet, ami de la première heure des grands impressionnistes. La disposition matérielle de notre Revue ne nous a pas permis de « présenter » le premier article de la série suivant notre coutume. Nous réparons aujourd'hui cette lacune en expliquant, par un extrait textuel d'une lettre de l'auteur, la genèse de son travail. Au cœur de cet extrait, nous avons le plaisir de reproduire le beau portrait du Docteur Doiteau, par Maurice Asselin.

« ... Lorsque je lus pour la première fois, nous écrit le Docteur Doiteau, le « Cézanne » de Coquirot, puis celui de Vollard, je fus immédiatement séduit par l'étonnante personne du Docteur Gachet et je désirai faire plus ample connaissance avec lui, Le hasard qui sert parfois singulièrement nos désirs vint à mon aide, en ne tardant pas à mettre sur ma route le fils même



Le Docteur Victor Doiteau. — Peinture de Maurice Asselin

du Docteur Gachet. C'est mon excellent ami Rodolphe Pissarro, l'un des fils du grand Pissarro, qui me le présenta. un jour. Je ne tardai pas à l'interroger longuement sur son père et bientôt germa dans mon esprit, l'idée d'écrire pour Æsculape, une étude d'ensemble, une étude autonome, consacrée uniquement à ce premier amateur des maîtres de l'Impressionisme. Cela n'avait pas été fait.

Le fils du Docteur Gachet garde, pour la mémoire de son père, un culte véritable. Il habite à Auvers la maison où celui-ci séjourna de si nombreuses années. Il n'a rien changé à la disposition des lieux. Aux murs sont toujours accrochés les magnifiques tableaux de cette célèbre collection, formée de Renoirs, de Cézannes, de Monets, de Pissaros, de Sisleys, de Van Goghs, de la meilleure époque. Paul Gachet a conservé en outre l'appartement du 78 du Faubourg Saint-Denis où son père vint s'installer en 1862. Ce sont des locataires de 61 ans ! Un jour donc, dans cette illustre demeure d'Auvers, par une tiède et brumeuse après-midi du début de ce dernier printemps, Paul Gachet, commença à me narrer la vie si peu banale de son père, après m'avoir fait asseoir à une place historique, celle qu'occupait toujours Van Gogh quand le Docteur Gachet le conviait à sa table, table qu'il avait achetée au temps de sa jeunesse, pour servir à des réunions où l'on discutait furieusement les idées d'Aug. Comte.

Paul Gachet, au cours de son récit, ouvrit sous mes yeux éblouis de nombreux dossiers remplis de précieux documents inédits concernant la vie artistique de la seconde moitié du dernier siècle. Voilà comment j'ai pu écrire cette suite d'articles où l'on ne retrouvera guère dans le texte, du déjà lu, ni dans les illustrations, du déjà vu et qui sera, je le pense du moins, une modeste pierre de l'immense édifice que formera un jour l'étude de l'École Impressionniste ».

LE D^r Gachet ne se borne pas à aimer la peinture que font ses amis, lui-même peint avec frénésie. Il fait de nombreux tableaux, des paysages surtout, mais aussi des figures et des natures-mortes. Ses œuvres sont exécutées suivant la technique impressionniste. Elles dénotent, tout au moins celles qui furent peintes à cette époque, l'influence prépondérante de Pissarro. La plupart d'entre elles sont fort jolies. Il les signe P. Van Ryssel (Van Ryssel en flamand veut dire « de Lille »). Il prétendait descendre, par sa grand-mère paternelle qui se nommait Gossart, du peintre Jan Gossart dit Jean de Mabuse et il a dessiné de nombreux



Une Princesse de la Salpêtrière.

Démence du service du Docteur Fabret, atteinte de la « Folie des grandeurs ». — Peinture (Salon de 1855) et lithographie d'Amand Gautier.

portraits de ce glorieux ancêtre. Il fait aussi d'innombrables eaux-fortes; d'ailleurs il préfère, peut-être, la gravure à la peinture; ses sujets favoris sont alors des paysages et des portraits de chats. Il aime encore beaucoup graver des cochons et il prépare des illustrations pour « *Le sonnet du Cochon* » d'A. Houssaye. Le plus souvent, il imprime lui-même ses épreuves dans un petit atelier qu'il s'est installé dans le grenier de sa maison d'Auvers et que l'on atteint par un étroit escalier. Il incite furieusement ses amis à s'adonner à l'eau-forte. C'est chez lui une véritable manie; aussitôt qu'il fait la connaissance d'un peintre, il lui met entre les mains une planche de cuivre et lui enseigne les éléments du métier de graveur. Vis-à-vis de Cézanne et de Guillaumin il n'a malheureusement guère de succès, mais son influence auprès de Pissarro est bien plus efficace et nous lui devons à n'en pas douter le magnifique œuvre gravé que nous a laissé ce grand artiste.

Au cours de ces années de l'après-guerre, le D^r Gachet fréquente encore Daubigny qui habite non loin de chez lui, aux Vallées, et son élève et amie M^{lle} Bourges qui plus tard vendra les tableaux que son maître lui avait donnés, pour souscrire au monument qu'on veut lui élever à Auvers.

Il voit en outre, Daumier qui, presque aveugle, termine sa vie dans une petite maison de Valmondois, il lui donne des conseils pour ses yeux.

Si le D^r Gachet aime à prendre en main le pinceau, il ne dédaigne pas parfois lui substituer la plume. En effet, il publie un article sur les chats qu'il adore, dans « *Paris à l'Eau-Forte* », périodique, dirigé par Richard Lesclide, secrétaire particulier de V. Hugo. Lesclide le met en relation avec son patron qui un jour lui demandera de soigner Juliette Drouet, sa maîtresse. D'autre part, il écrit en collaboration avec Lesclide, une étude *L'art de vivre longtemps* et il prépare un livre sur les Cocus. Il songe aussi à faire un ouvrage, à exemplaire unique, dont il composerait le texte et les illustrations et qu'il calligraphierait de sa propre main.

Le D^r Gachet n'est pas seulement un passionné des arts, il a avant tout l'amour de son métier. Comme l'écrit l'excellent Coquiote, qui exprime alors vraiment la réalité: « Et c'était ceci les buts de sa vie: soigner les gens, peindre et adorer la peinture ». Il ne fait pas de



L'accident de chemin de fer du docteur Gachet à la Chapelle (19 janvier 1879).

Cette lithographie, la seule qu'ait faite le D^r Gachet, appartient présentement à son fils, M. Paul Gachet. Le D^r Gachet se plaisait à dire que le voyageur qui gesticule sur le toit d'un wagon, n'était autre que lui-même.

clientèle à Auvers, mais en philanthrope convaincu, il prodigue en cachette et gratuitement, pour ne pas alarmer les médecins de ce pays, ses soins aux pauvres gens. A Paris il a de nombreux clients, des clients pauvres surtout, sans doute, car cinquante ans d'exercice de la médecine, ne l'enrichiront pas. Il s'intéresse particulièrement aux maladies nerveuses, aux maladies du cœur et aux affections des voies urinaires. Dans sa profession c'est aussi un novateur. Avant même 1870, il invente un liquide antiseptique dont il retirera les meilleurs résultats dans le traitement des plaies durant la guerre, et plus tard, dans sa pratique civile. Il est un des premiers à introduire l'électricité dans la thérapeutique et notamment à soigner les retrécissements de l'urètre par la méthode électrolytique. A ce sujet il a une idée extrêmement originale, curieuse. Il imagine d'employer, suivant les cas, des électrodes urétrales en métaux différents : or, argent, platine, etc. Il découvre une poudre antirhumatisme, ainsi qu'une préparation pour combattre la constipation. Il présente au Roi des Belges un travail intitulé « *Considération sur l'ophtalmie des armées en campagne* ». Il s'intéresse en somme à toutes les manifestations de l'activité intellectuelle. Ne le voit-on pas faire partie de la Société d'Anthropologie que préside son ami Gabriel de Mortillet et s'initier à la philosophie positiviste auprès de Pierre Lafitte, de Littré,

et du D^r Sémerie. Il compte parmi les fondateurs de la Société Lamarck, société dont l'ambition était de diffuser les théories de ce grand naturaliste dont il gravera le portrait. Pendant un certain temps, il enseigne l'anatomie artistique dans une école de dessin, celle de M. Lequien, rue des Petits-Hôtels. Il est l'un des membres des plus actifs de la Société des Éclectiques, laquelle était constituée par un groupe de gens d'esprit, amis de l'art et de la littérature et avait été fondée par Anglaüs Bouvenne, employé de ministère, bibliophile, poète et graveur. Ce groupement organisait un dîner chaque mois. A la fin du repas on lisait, ou l'on déclamait des œuvres des membres de la société et à tour de rôle l'un d'entre eux relatait le procès-verbal du précédent dîner. Dans ce compte rendu il s'ingéniait à répandre à profusion la fantaisie, et la cocasserie les plus inattendues. Les invitations étaient illustrées ; on pense bien que le D^r Gachet, graveur émérite, était souvent mis à contribution.

Mais là ne s'épuise pas la somme des choses qui passionnent cet esprit curieux de tout. Il s'intéresse à l'histoire locale, et figure à la Société du Vieux Montmartre et à la Société historique de Passy et d'Auteuil. Il s'occupe de phrénologie et de chiromancie. Fait étonnant, il se tient complètement en dehors de la politique et pourtant à ce sujet-là il a des idées fort

nettes : c'est un républicain farouche, un libre penseur, un socialiste même. Il désire l'amélioration de la vie sociale, mais ce perfectionnement, il veut l'atteindre sans violence et uniquement par une agissante et inlassable bonté. Sa philanthropie n'avait pas toujours eu la récompense qu'elle méritait et son dévouement était souvent resté sans effet. Là résidait probablement l'origine d'une misanthropie qu'il laissait parfois paraître ; c'est à ces instants de tristesse et de découragement que Van Gogh fait probablement allusion lorsqu'il écrit : « Causant de la Belgique et des jours des anciens peintres sa figure raidie par le chagrin redevient souriante ». Si on ne l'a jamais vu se mêler à la vie politique c'est que sa grande probité qui lui faisait fuir toute compromission l'en a violemment détourné. C'est peut-être encore à cause de son tempérament impulsif et de sa nervosité extrême. Van Gogh, dans une lettre, dit à son frère Théodore : « J'ai vu le docteur Gachet qui m'a fait sur moi l'impression d'être assez excentrique, mais son expérience de docteur doit le tenir lui-même en équilibre en combattant le mal nerveux duquel certes il me paraît attaqué au moins aussi gravement que moi ». Sa vivacité lui attire quelquefois des difficultés ;



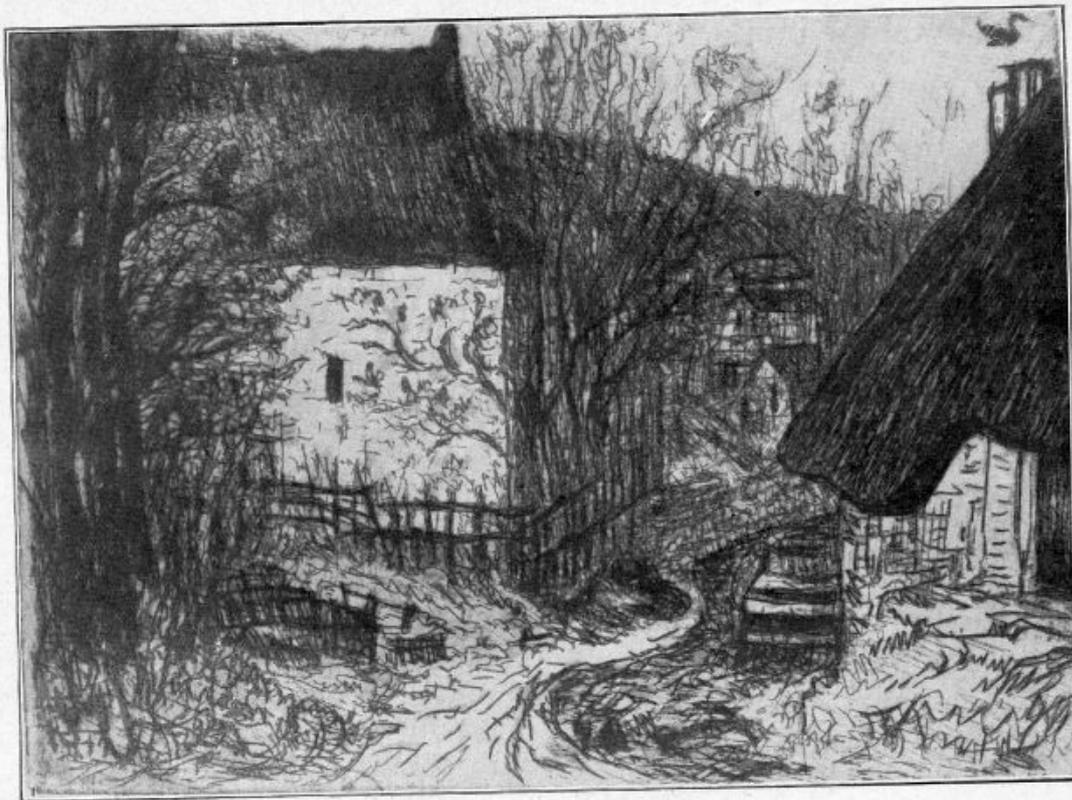
Portrait du Docteur Gachet par Norbert Goenutte (1891).
Offert au Musée du Luxembourg en 1892, par le Dr Gachet.

un jour, au cours d'une discussion avec un cocher, il s'emporte au point de lui mettre le visage fortement à mal, puis après, désespéré par son acte irréfléchi et brutal, il le soigne maternellement durant plus d'un mois. Était-ce pour lutter contre cette excitation nerveuse qu'il s'attardait de longs après-midis au bord de l'Oise, sommeillant et pêchant, sommeillant d'ailleurs plus qu'il ne pêchait ? Cette méthode lui avait apporté les meilleurs effets, aussi préconisait-il la pêche à la ligne comme un remède salutaire à beaucoup de maux. Est-ce dans le même but qu'il cherchait souvent à entendre de la musique, de la musique religieuse surtout parce qu'elle est plus apaisante et qu'il demandait fréquemment à sa fille de lui jouer sur l'harmonium *La Prière de Luther* ?

Parmi les gens que lui fait approcher sa vie si dispersée et si active, se trouvent parfois d'étranges personnages, tel cet Orly I^{er}, roi d'Araucanie, région de la Patagonie, qui fut chassé un beau jour par ses sujets et regagna piteusement la France, son pays natal ; ce n'était qu'un pauvre homme du nom de Tonet et natif de l'Yonne ; telle encore cette extravagante Nina de Villars dont le salon était si accueillant aux peintres et aux poètes. Cézanne était un habitué de ses réceptions ; elle avait pour amant Charles Cros, l'auteur du *Coffret de Santal*. Chez elle, le Dr Gachet rencontra le frère de Cros qui était médecin ; celui-ci lui subtilisa pour le présenter à une société savante, le cas d'une malade, modèle d'A. Gautier, qui avait une ectopie du cœur.

Malgré ses occupations publiques intenses le Dr Gachet ne néglige pas ses devoirs familiaux. Il soigne avec un profond dévouement, pendant de longs mois, sa femme qui meurt tuberculeuse, en 1875. Il s'occupe attentivement de son fils Paul et de sa fille Clémentine, qu'élèvera, après le décès de sa femme, une gouvernante, M^{me} Chevalier.

Son activité faillit s'arrêter prématurément car en 1879, il fut victime d'un accident de chemin de fer. Revenant d'Auvers, le train dans lequel il se trouvait, tamponna à La Chapelle, une locomotive haut-le-pied. Il ne fut atteint que d'une contusion peu grave, dans la région du foie. Après s'être péniblement dégagé des débris de son wagon, il courut donner ses soins à de nombreux blessés qui, la plupart, étaient



Chemin creux à Auvers (Maison du Pendu). — Eau forte du D^r Gachet, octobre 1873.

Cette gravure offre absolument le même sujet que le tableau célèbre de Cézanne, *la Maison du Pendu*, qui est au Louvre, dans la collection Camondo, et qui d'ailleurs a été peint la même année. Remarquer en haut et à droite de cette eau-forte, la marque gravée, le *canard*. C'est une indication générale des gravures du D^r Gachet. Chacun de ses amis en compagnie desquels il faisait de l'eau-forte, avait adopté un signe distinctif. Ainsi Pissarro s'était réservé, comme marque, une petite fleur, une marguerite.

des employés des bureaux de la Compagnie du Nord. La Compagnie le récompensa de son dévouement en le nommant médecin-adjoint du secteur Herblay-Auvers. Quatre années plus tard, au début de 1883, c'est à son ami Manet qu'il apporte ses soins et ses consolations. Manet depuis quelque temps était atteint de tabès ; il ne pouvait plus entreprendre d'importants tableaux, à cause de la difficulté qu'il avait à se mouvoir. Il se bornait à faire à l'aquarelle, des fleurs et au pastel le portrait de charmantes jeunes femmes qui venaient le distraire et lui tenir compagnie. Il avait demandé à son ami Gachet de lui amener ses deux jeunes enfants dont il désirait faire les portraits au pastel. Mais soudain il présenta une gangrène du pied d'origine spécifique certainement. Vincent Simon, le médecin homéopathe le soignait avec Siredey, Tillaux et Marjolin. Ces derniers conseillèrent l'amputation. Quand le D^r Gachet apprit la décision des chirurgiens, il recommanda à son pauvre ami de refuser cette intervention lui promettant de le guérir d'une manière moins dangereuse. Son avis ne prévalut pas et

Manet fut amputé par Tillaux. Il mourut dix-huit jours plus tard. Et le bon D^r Gachet ne cessait de répéter : « Ils l'ont tué, ils l'ont tué... » Son opinion était que Manet avait succombé plus encore au choc moral qu'au schock opératoire ; il estimait, en effet, que le peintre de *l'Olympia*, très gentleman, très dandy et de plus homme doué d'une très vive sensibilité n'avait pu survivre à une pareille mutilation.

Vers cette année 1883, le D^r Gachet fréquente un milieu artistique fort original qui tient ses réunions au domicile d'un pâtissier du boulevard Voltaire. Ce pâtissier se nomme Eugène Mürer. Lui aussi fait de la peinture à ses moments de loisirs et admire les grands impressionnistes que lui a fait connaître son ami de collège Guillaumin. Il les aide à traverser les moments difficiles en leur achetant des tableaux dans la mesure de ses ressources. Il fonde un diner de combat qui a lieu chez lui le mercredi soir ; autour de sa table se réunissent Pissarro, Renoir, Guillaumin, Monet, Sisley, Vignon, Bredin, Cabaner l'excentrique musicien, le

D^r Gachet, etc. Ces cordiales agapes retentissent d'interminables et passionnées discussions sur la nouvelle technique picturale. Mûrer en même temps que pâtissier est peintre et romancier ; quelques-uns de ses romans comme *La Mère Nom de Dieu* et *La Brûleuse* ont pour cadre Auvers-sur-Oises, où il avait acheté une maison de campagne.

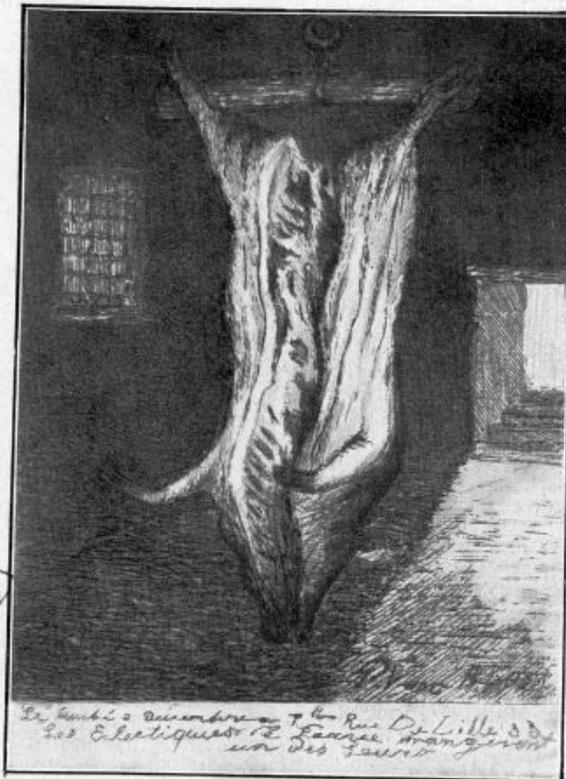
En 1884, le D^r Gachet entre à la *Société des Artistes Indépendants* qui vient de se créer. Il avait souvent essayé de montrer ses œuvres au *Salon de Bouguereau* comme disait Cézanne, mais naturellement le jury les avait constamment refusées.

Si le D^r Gachet était un homme extrêmement original dans les actes de sa vie, sa personne ne l'était pas moins et l'on n'aurait qu'une incomplète idée de cet étonnant praticien si je ne traçais son portrait physique. Dans ce temps-là où il atteignait la pleine force de son âge, c'était un homme de taille moyenne, replet, dont le visage au front large, aux yeux bleus, à la bouche mince, au menton saillant ombré d'une « mouche », était étonnement expressif. Son abondante chevelure rousse, rejetée en arrière, était d'un roux si vif que son ami le peintre Norbert Goëneutte l'avait surnommé, parait-il, le Docteur Safran. Son accoutrement était aussi extrêmement personnel. L'été, il portait une redingote d'alpaga et une casquette blanche, plate, avec une vi-

sière de cuir fauve. Il a été longtemps vêtu d'un inusable paletot bleu, son paletot d'ambulancier de 1870 : c'est ainsi que le représente le magnifique portrait que Van Gogh fit de lui en 1890. L'hiver, il portait une toque et un tour de cou en fourrure. Dans son intérieur il s'enfouissait dans une ample robe de chambre rouge sombre.

Tel apparaît donc le D^r Gachet dans cette première période de sa vie où tout d'abord étudiant en médecine, il se lie d'amitié avec quelques-uns des novateurs de l'école romantique, où ensuite, devenu médecin praticien, il vit au milieu de la belle pléiade des impressionnistes. Mais ces derniers se dispersèrent peu à peu. Cézanne n'habita Auvers que durant deux années (1872-1873) ; puis il revint à Paris et finalement partit définitivement pour Aix. En 1884, Pissarro quitte la région de Pontoise et s'en va à Eragny ; Sisley gagne Moret ; Renoir et Monet se dirigent vers les campagnes plus ou moins lointaines. Le D^r Gachet ne les reverra plus ;

il semble bien qu'il va se retrouver à tout jamais privé de la société de ces grands artistes incompris qu'il a jusqu'ici toujours rencontrés sur sa route. Le hasard le préserve d'un pareil isolement. Au printemps de 1890 un malheureux et génial peintre surgit dans sa vie. C'est Van Gogh. Tout de suite il le comprend, il l'aime, et là encore, il est longuement en avance sur tout le monde. (A suivre).



« L'Echaudoir »

Eau-forte de P. Van Ryssel (D^r Gachet)

Invitation au *Dîner des Eclectiques* : « Le Lundi, 2 décembre, à 7 h., rue de Lille, les Eclectiques de France mangeront un des Leurs ».

LA CURIEUSE FIGURE DU D^R GACHET

UN AMI ET UN AMATEUR DE LA PREMIÈRE HEURE DE CEZANNE, RENOIR, PISSARRO, VAN GOGH

Par le Docteur Victor DOITEAU

(SUITE)

Victor Doiteau poursuivant sa pérégrination parmi la vie si pittoresque du D^r Gachet, nous fait entrer en intimité aujourd'hui avec un des artistes les plus personnels et les plus originaux à tous égards de la seconde moitié du XIX^e siècle, Vincent Van Gogh. Nombre de détails sur la maladie et la mort de Vincent seront ici mis en lumière par ses soins.

VERS le milieu de mai 1890 parvint au D^r Gachet une lettre que lui envoyait un certain Théodore Van Gogh, employé au 19 du boulevard Montmartre chez les marchands de tableaux Boussod et Valadon. Se recommandant de Pissarro, il déclarait agir d'après ses conseils. Il expliquait que son frère aîné, artiste peintre, atteint de désordres mentaux, allait incessamment rentrer d'une maison de santé du Midi où il était interné. Et Théodore demandait au D^r Gachet, si un séjour à la campagne, à Auvers par exemple, ne lui conviendrait pas mieux que la vie de Paris. Il le priaient enfin de le voir en consultation aussitôt qu'il serait arrivé.



Photo-Procédé E. Druel

*La Maison de santé de Saint-Rémy-de-Provence d'où partit Van Gogh pour se réfugier chez le D^r Gachet à Auvers.
(Tableau de Van Gogh).*

Pissarro qui venait de temps à autre à la Galerie Boussod & Valadon, avait tout naturellement pensé à Auvers dont il connaissait les reposants paysages et au D^r Gachet, spécialiste des maladies nerveuses, dont il appréciait fort le talent médical, quand Théodore Van Gogh l'avait interrogé afin de savoir s'il ne pourrait pas lui indiquer un coin tranquille pour son frère Vincent qui voulait à toutes forces quitter l'Asile de Saint-Rémy de Provence. D'autre part, M. Bonger, son beau-frère qui habitait Paris où il s'occupait de commission et d'exportation et qui, par hasard, avait pour médecin le D^r Gachet, avait pu lui donner un semblable conseil.

Mais les événements se précipitèrent ; Vincent dans sa grande hâte à fuir Saint-Rémy, regagna Paris le 17 mai. Quelle indicible joie ce fut pour lui ! Il était donc enfin délivré de cette prison d'épouvante où il avait vécu durant une année, une atroce et longue année, faite de multiples jours de lucidité, entrecoupés de crises qui, chacune, était suivie d'une phase d'anéantissante prostration, crises où sa raison sombrait toute, où il devenait la proie d'horribles hallucinations. C'en était donc fini de la promiscuité obsédante des déments, de la privation de la libre nature et de la libre vie. Et voilà que c'était la perspective douce d'une nouvelle existence dans une campagne paisible, recherchée des artistes, sous l'égide d'un médecin ami de l'art et des peintres maudits et bafoués qui, lui, saurait peut-être comprendre et guérir ce mal étrange, ce mal fatal qui de nombreuses fois déjà l'avait fait envisager le suicide. Vincent Van Gogh demeura trois jours seulement à Paris. Il s'y rencontra avec Guillaumin, mais il n'y vit pas le D^r Gachet qui d'ailleurs ignorait son brusque retour du Midi,

et le 21 mai, par une chaude et radieuse journée, muni d'une lettre d'introduction que son frère lui avait remise, il arriva chez le D^r Gachet à Auvers. Ce dernier avait en effet répondu à Théodore que le séjour d'Auvers serait très favorable à Vincent tant au point de vue de sa santé que de son art, car les motifs à peindre

berge Saint-Aubin qui se trouvait à proximité de sa maison, au bas du coteau. Cette hôtellerie a disparu, mais la maison existe toujours. En 1890 elle s'élevait en compagnie de quelques vieux logis dispersés deçà, delà, au bord d'une route, celle qui se dirige vers Pontoise. Cette route est actuellement une rue à laquelle



L'Homme à la pipe

Portrait du D^r Gachet, fait à Auvers-sur-Oise, le 25 mai 1890
Il s'agit là de l'unique eau-forte qu'ait gravé Van Gogh.

abondaient dans cette calme région, et qu'en outre, il surveillerait volontiers d'un œil tout à la fois de médecin et d'ami, ce malheureux garçon qu'il ne connaissait ni comme homme ni comme peintre.

Lorsque Vin^c fut arrivé, et qu'ils eurent un peu parlé ensemble, il le conduisit à l'a-

François Villon qui, d'aucuns le prétendent, naquit à Auvers, a donné son nom. Et l'auberge Saint-Aubin est devenue une épicerie qui se nomme pompeusement « Le Comptoir Français ». Vincent n'y resta que trois jours; il estimait que la pension — elle atteignait 6 fr. par jour — était beaucoup trop élevée. Il s'ap-

pliquait à vivre dans la plus stricte économie parce qu'il souffrait durement — et ce fut pour lui une plaie vive, un remords continu — d'être complètement à la charge de son cher Théodore qui avait vu, à peu de temps de là, ses obligations matérielles s'accroître, car il s'était marié et un enfant, un garçon, lui était né.

Vincent découvrit sur la place de la mairie le café Ravoux où la pension ne dépassait pas trois francs cinquante et il s'y installa. Rapidement il noua une solide et bonne amitié avec



VAN GOGH. — *Le Fossoyeur*

le Dr Gachet. Dans ses lettres adressées à Théodore, qui est pour lui un confident, un grand frère aîné quoiqu'il fût son cadet et qu'il tient au courant des moindres faits de sa vie, on voit alors le nom de son nouvel ami, apparaître régulièrement. Ainsi il écrit :

« Mais tu feras certes avec plaisir plus ample connaissance avec le Docteur Gachet et il y compte déjà, en parle toutes les fois que je le vois, que vous tous viendrez. Il me paraît certes aussi malade et ahuri que toi ou moi, et il est plus âgé et il a perdu il y a quelques années sa femme, mais il est très médecin et son métier et sa foi, le tiennent pourtant. Nous sommes déjà très amis »...

... « Aujourd'hui, j'ai revu le Docteur Gachet et je vais peindre chez lui mardi matin, puis je dînerai avec lui et après il viendrait voir ma peinture. Il me paraît très raisonnable, mais aussi découragé dans son métier de médecin de campagne que moi de ma peinture ».

Ces derniers mots de Vincent renferment une erreur, le Dr Gachet ne faisant pas comme, je l'ai dit plus haut, de clientèle à Auvers. Cependant on ne doit pas être surpris de la lui voir commettre ; à ce moment là Van Gogh ne peut encore bien connaître les occupations de son ami, vivant à ses côtés depuis trop peu de temps.

Vincent n'a donc pas tardé à conduire le Dr Gachet dans sa modeste chambre du café Ravoux, afin de lui montrer ses toiles d'Arles et de Saint-Rémy, peintes dans le feu d'artifice de l'ardent soleil provençal. Il lui attire particulièrement l'attention sur son « Arlésienne » qu'il préfère à tous ses autres tableaux. Le Dr Gachet après quelques secondes d'étonnement et d'hésitation est empoigné par cette peinture si puissante, si neuve, si étrange et il murmure ayant compris : « Comme c'est difficile d'être simple ! »

Vincent s'est vite habitué à sa nouvelle vie, et tout heureux de séjourner dans un si beau pays, et d'avoir rencontré un tel ami, il se met à peindre avec acharnement. Il est entré dans cette période de quiétude morale, de bonne santé, de travail, qu'il avait ardemment rêvée aux derniers jours de son internement. C'est le Dr Gachet qui lui conseille de peindre sans arrêt, pour chasser à tout jamais de son esprit le souvenir de son mal et l'appréhension d'une soudaine rechute. Nous trouvons encore dans les lettres de Vincent, l'écho de ces apaisantes et réconfortantes paroles :

« J'ai senti à Paris, que tout le bruit de là-bas, n'est pas ce qu'il me faut ? »...

... « Il m'a d'ailleurs dit que si de la mélancolie ou autre chose deviendrait trop forte pour que je la supporte, il pouvait bien encore y faire quelque chose pour y diminuer l'intensité et qu'il ne fallait pas se gêner d'être franc avec lui. Eh bien ! ce moment où j'aurai besoin de lui peut certes venir, pourtant jusqu'à aujourd'hui tout va bien.

« Et M. Gachet dit qu'il trouverait fort improbable que cela revienne et que cela va tout à fait bien ».

Vincent se plaît à être dans la compagnie du Dr Gachet. Il vient presque chaque jour chez lui, pour y peindre ou simplement pour le voir et lui causer. Aux murs de toutes les pièces de la maison il retrouve la peinture qu'il aime, la claire et vibrante peinture des impressionnistes.

Et il écrit à Théodore :

« Probablement tu verras les Docteur Gachet cette semaine, il a un très beau Pissarro, hiver avec maison rouge dans la neige, et deux beaux bouquets de Cézanne. Aussi un autre Cézanne du village »...

...« Gachet a un Guillaumin, femme nue sur un lit, que je trouve fort belle, il a aussi un très ancien portrait de Guillaumin par lui ».

Fréquemment le Dr Gachet invite à sa

acides. Le 25 mai, Van Gogh grave « *L'Homme à la Pipe* » ; c'est un portrait du Dr Gachet. Mis en goût par ce genre de gravure qu'il n'avait point encore pratiqué, il forme le projet de faire toute une série d'eaux-fortes d'après ses toiles du Midi. « Puisque je peux, dit-il, sans frais les imprimer chez M. Gachet, qui veut bien les tirer pour rien, si je les fais. » Mais il

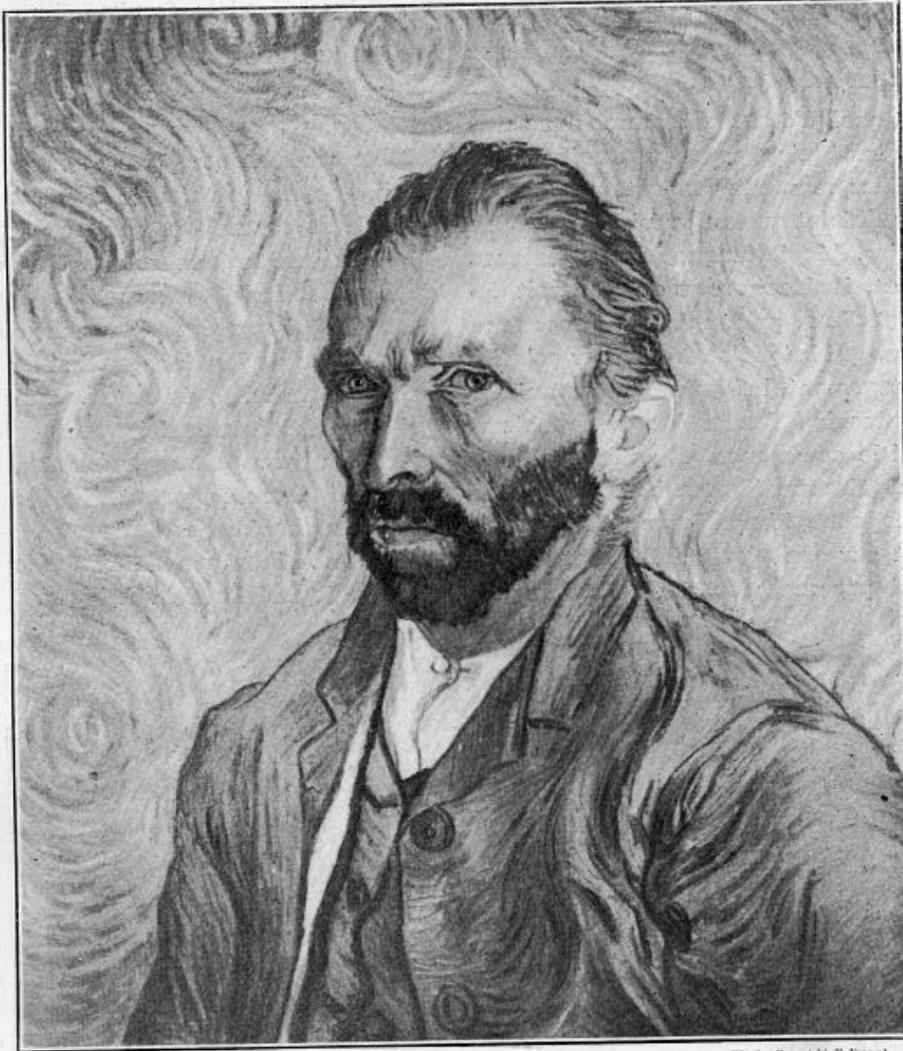


Photo-Procédé E. Druet.

Portrait de Vincent Van Gogh (1853-1890) par lui-même.
(Collection de M. Gachet fils)

table Vincent, qui, s'étant astreint et habitué, par économie, à une frugalité excessive, trouve que les menus y sont beaucoup trop copieux et ne peut absorber qu'à grand peine l'excellent mais très simple ordinaire qu'on lui sert.

Fidèle à sa passion pour l'eau-forte, il l'a décidé quelques jours seulement après son arrivée à Auvers, à manipuler le cuivre et les

ne réalisa jamais ce projet et *l'Homme à la Pipe* demeura l'unique eau-forte de Van Gogh. Cette gravure avec une dizaine de lithographies faites antérieurement en Hollande, constituent tout son œuvre gravé.

Après cette très passagère infidélité à sa chère peinture, Vincent revient bien vite vers elle. Il se met à peindre dans la maison du

D^r Gachet. Comme dix-huit ans auparavant l'avait fait Cézanne, il peint des natures-mortes dans la salle à manger, puis il travaille aussi dans le petit jardin qui s'offrait au devant du logis. Il confie à Théodore :

« Puis j'ai peint chez lui deux études, que je lui ai données la semaine passées, un aloès avec des cyprès, puis dimanche, des roses blanches, de la vigne et une figure blanche là-dedans ».

La figure blanche était M^{lle} Gachet qui se promenait, fleur humaine, parmi les fleurs végétales du jardin paternel.

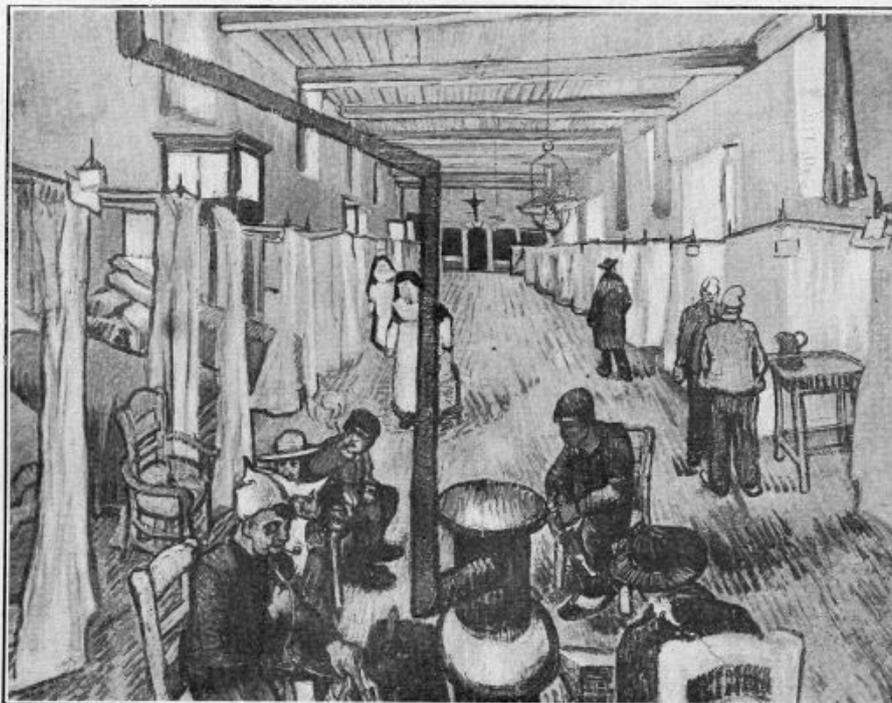
Vincent quoiqu'étant en somme dans une phase de sérénité laisse cependant voir parfois que ses troubles mentaux ne sont que momentanément apaisés et que sa guérison n'est pas encore acquise. Ainsi, lorsque dans la demeure du D^r Gachet, il découvre ce qui pourrait devenir le sujet d'une peinture, telles des fleurs dans un vase, qui lui plaisent par leur coloris, leur bel arrangement, la lumière qui les anime, il ne peut surseoir à l'exécution de ce tableau et aussitôt il le commence. Il ne faudrait pas tenter de lui faire modifier sa décision ; le ton de sa voix, ses gestes, l'impatience et l'exaltation qui se lisent sur son visage indiquent clairement que si par malheur, on entravait son

désir, on soulèverait en lui une colère effroyable et dangereuse. Vincent qui aime beaucoup peindre les portraits et souffre lorsqu'il n'en trouve pas à faire, demande bientôt à son ami Gachet d'entreprendre le sien. Le docteur accepte avec enthousiasme. Selon son habitude, Vincent entretient Théodore de son labeur.

« Je travaille à son portrait, la tête avec casquette blanche, très blanche, très claire, des mains aussi à carnation claire, un frac bleu et un fond bleu cobaltdt, appuyé sur une table rouge, sur laquelle un livre jaune et une plante de digitale à fleurs pourpres »...

... « Maintenant j'ai fait un portrait du Docteur Gachet à expression navrée de notre temps ».

Et Vincent complète ses explications en dessinant dans la marge de sa lettre, un croquis de ce portrait qu'il est en train de faire. Voulant placer dans son tableau un symbole de la profession de son modèle, c'est le D^r Gachet qui lui suggéra la branche de digitale en témoignage de l'intérêt particulier qu'il réservait aux maladies du cœur. Mais Van Gogh qui connaissait imparfaitement la langue française, n'entrevoit pas nettement la plante que le D^r Gachet appelait digitale. Van Gogh fit donc un rapide dessin de la fleur que ce nom évoquait en lui et son ami put se rendre compte qu'il avait parfaitement compris. (A suivre)



—Photo-Procédé E. Druet.

La salle des hommes à l'hôpital d'Arles.
(Tableau de Van Gogh).

LA CURIEUSE FIGURE DU D^R GACHET

UN AMI ET UN AMATEUR DE LA PREMIÈRE HEURE DE CEZANNE, RENOIR, PISSARRO, VAN GOGH

Par le Docteur Victor DOITEAU

(SUITE)

DEUX séances suffirent à Vincent pour faire ce portrait du D^r Gachet et ce fut un vrai chef-d'œuvre. Il écrivit alors à son frère Théodore :

« M. Gachet est absolument fanatique pour ce portrait et veut que j'en fasse un pour lui, si je peux, absolument comme cela, ce que je désire faire aussi... Je ferai très probablement le portrait de sa fille qui a dix-neuf ans ».

Vincent fit donc un second portrait du D^r Gachet et ensuite il commença celui de M^{lle} Clémentine Gachet, jouant du piano.

Quand il ne peint pas chez le D^r Gachet, Vincent travaille sans trêve dans les divers coins du village et là-bas sur le grand plateau qui domine Auvers. Il élit aussi pour modèle : l'église, le jardin de la maison de Daubigny, des chaumières du quartier des Vessenots, etc... Il fait encore le portrait de M^{lle} Ravoux, et de nombreux paysages et natures-mortes. Il couvre de dessins ou croquis de multiples feuilles.

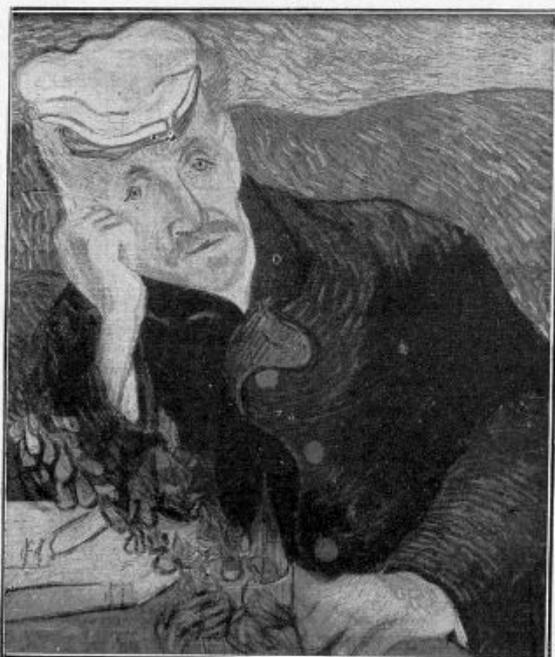


Photo procédé Druet.

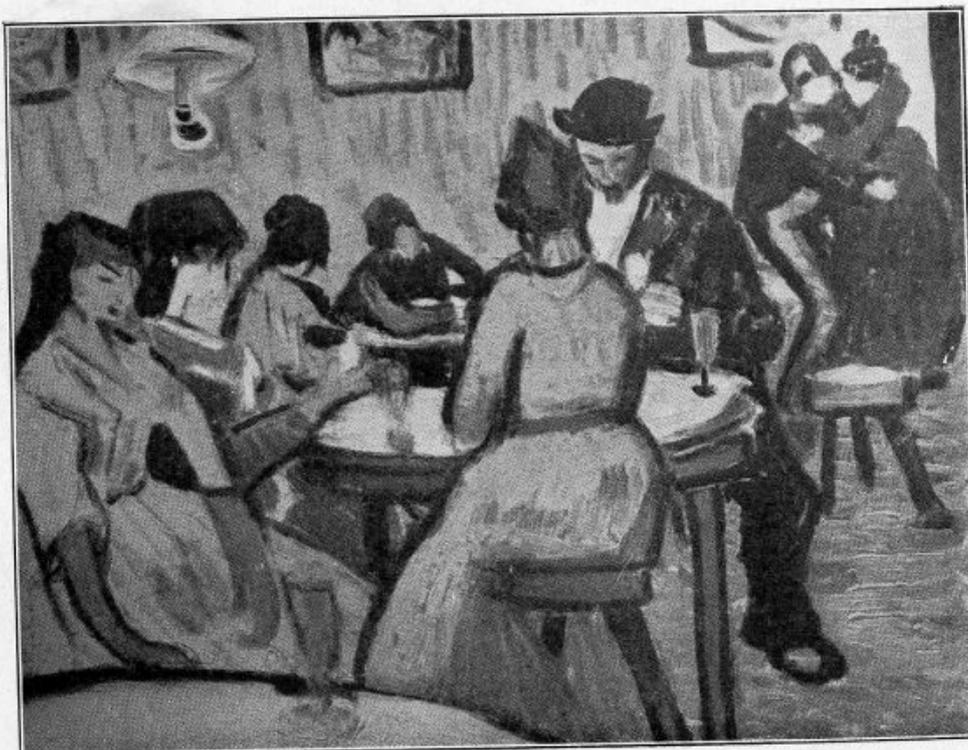
Portrait du D^r Gachet par Van Gogh (Auvers 1890)

Ce tableau appartient au Stedelsche Institut de Francfort. C'est le premier portrait que Van Gogh fit du D^r Gachet. Dans le duplicatum (collection P. Gachet) il n'y a pas de livres et le rameau de digitale est posé sur la table.

Théodore accompagné de sa femme et de son enfant viennent un dimanche le voir et lui-même au début de Juillet va passer quelques jours à Paris. Et toutes les journées qui se sont écoulées depuis sa venue à Auvers, ont été faites d'heures de vraie quiétude, d'oubli de son mal, et il semble bien que ce bonheur complet ne peut que durer toujours.

Hélas ! cette paix, cette félicité ne persisterent pas longtemps. Vincent était touché à mort et bientôt reparurent les signes de son irrémédiable désorganisation mentale. A des moments de saine raison, succèdent des moments d'exaltation ou de mélancolique dépression où surgit tout à coup l'irrésistible crainte du retour inopiné d'une crise. De plus Vincent est syphiliphobe. Il attribue à sa syphilis ses dérangements cérébraux et, sans cesse, l'effroi des complications tardives de cette maladie sournoise hante sa pensée. Le D^r Gachet, ancien externe de la Salpêtrière, qui n'a pas cessé d'étudier les affections mentales, découvre en Vincent un sujet d'un rare intérêt scientifique. Il prévoit la prochaine et sévère récurrence qui va s'abattre sur son pauvre ami.

Lui-même fut sur le point d'être la victime d'un des premiers retours offensifs de sa démence ; dans un instant de furieuse et folle colère Vincent a voulu le tuer. Les choses en arrivèrent là de la façon suivante : le docteur Gachet avait un Guillaumin qui représentait une femme nue jusqu'à la ceinture, étendue sur un divan et tenant à la main un petit éventail japonais oval. Vincent admirait beaucoup cette peinture. Mais un jour il s'aperçut qu'elle n'avait pas de cadre et cette constatation le mit dans une colère indescriptible ; il éclata en injures et reproches et exigea qu'on fit encadrer ce tableau au plus vite. On commanda donc une baguette au menuisier d'Auvers, mais lorsque Vincent revint quelques jours plus tard, il retrouva la toile nue et cela par la faute de l'encadreur qui n'avait pas livré le cadre au jour promis. Alors Vincent entra dans une colère violente, un éclair de folie furieuse ter-



Le Lupanar. — Tableau de Van Gogh. Période de son séjour à Arles.

Nous tenons d'Ambroise Vollard que c'est après s'être laissé chuchoter à l'oreille, par une prostituée, des paroles impures, que Vincent Van Gogh, dans une crise de désespoir mystique, se trancha l'oreille souillée.

rassa sa raison et fébrilement il plongea la main dans une de ses poches. Le Dr Gachet comprit que c'était pour y saisir son revolver et entrevit le sort que Vincent lui réservait. Il ne perdit pas son sang-froid ayant l'habitude de se préserver des fous, l'un d'eux ayant tenté de le tuer jadis à la Salpêtrière d'un coup de sabot. Il fit tomber sur Vincent un regard dominateur, impérieux qui le maîtrisa, et celui-ci, subjugué, sortit sa main de sa poche, gagna la porte rapidement et sortit la tête basse, silencieux et penaud. Mais cela ne l'empêcha pas de revenir le lendemain chez le Dr Gachet, comme si rien ne s'était passé. Et son mal ne tarda pas à s'accroître peu à peu.

De plus en plus, il prend une allure sombre, inquiète. Il recherche la solitude. Certains jours il ne peut plus travailler, il ne quitte pas alors sa chambre, ou bien il s'en va errer, taciturne, à travers la campagne, ou sur les bords de l'Oise. Le village d'Auvers qui lui plaisait tant, n'a plus pour lui aucun charme. Il fait part à Théodore de ce dégoût général :

« Maintenant rien, absolument rien ne nous retient ici, que Gachet, mais celui-là restera un ami, à ce que je

présuerais. Je sens que chez lui je peux faire un tableau pas trop mal toutes les fois que j'y vais et il continuera bien de m'inviter à dîner tous les dimanches et lundis. »

Puis la confiance qu'il avait dans la science médicale du Dr Gachet l'abandonne :

« Je crois qu'il ne faut aucunement compter sur le Dr Gachet. D'abord il est plus malade que moi à ce qu'il m'a paru, ou mettons juste autant, voilà. Or, lorsqu'un aveugle mènera un autre aveugle, ne tomberont-ils pas tous deux dans le fossé. »

Pourtant le désir de peindre ne meurt pas en lui. Le 14 Juillet, il peint la petite mairie d'Auvers, toute joyeuse et pimpante dans ses démocratiques atours de drapeaux et de lam-pions. Mais la tristesse le reprend bientôt. Rien ne peut désormais la chasser de son esprit qu'elle occupe tout entier. Quelques jours plus tard il fait un tableau d'une mélancolie poignante : « *Corbeaux volant au-dessus d'un champ de blé* ». Ce sera le dernier. Le 27 juillet à la fin de l'après-midi, il monte jusqu'au château d'Auvers qu'il a pris à plusieurs reprises pour modèle, dans ses jours heureux. Il est venu là avec l'intention d'y peindre, car il a apporté une grande toile. Mais arrivé, tout désir de travailler le

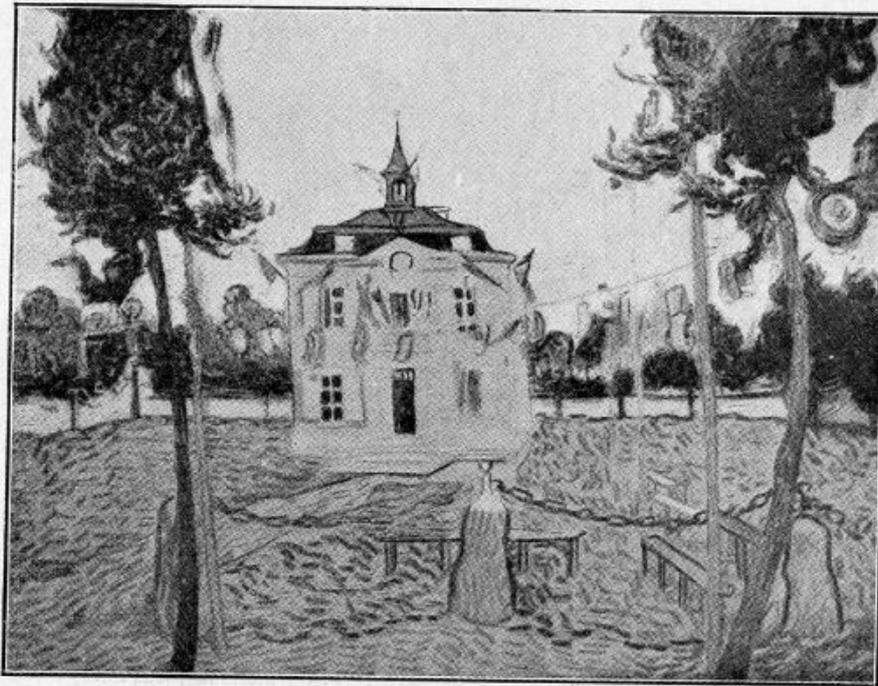
quitte. Sa vie lui est apparue vide, sans issue, pareille à celle d'un raté et comme elle se prolonge puissante, tenace encore, malgré l'atteinte grave de la maladie, il décide soudain de lui imposer un terme. Il prend son revolver et tire, visant la région du cœur.

Mais il a mal ajusté. Le coup n'est pas mortel. Il s'en tient là cependant et sa robuste constitution lui permettant cet effort suprême, il redescend chez Ravoux, monte dans sa chambre, et là, à bout de forces malgré tout, il s'étend sur son lit.

M^{me} Ravoux l'ayant vu traverser la salle

Vincent déclara aussitôt à son ami atterré, qui le pressait de questions que son acte était voulu et qu'il l'avait accompli lucidement.

Le D^r Gachet se mit à son tour à examiner à la lueur vacillante d'une bougie, la blessure de son ami. Elle formait au niveau du rebord costal gauche, un peu en avant de la ligne axillaire, un petit cercle rouge sombre, presque noir, entouré d'une auréole violacée, qui laissait suinter un mince filet de sang vermeil. La balle était entrée trop en bas et trop en dehors. Le cœur n'était pas atteint, ni aucun autre organe essentiel, semblait-il. Très probablement



La Mairie d'Auvers décorée de drapeaux pour le 14 juillet. — Tableau de Van Gogh.

de billard du rez-de chaussée, l'air bizarre, ses vêtements ensanglantés et comprenant ce qui venait de s'accomplir, envoie rapidement chercher le médecin d'Auvers, le D^r Mazery. Il arrive bientôt, fait déshabiller Vincent, examine, nettoie et panse sa plaie. Vincent alors réclama le D^r Gachet, qui aussitôt prévenu accourut précipitamment au café Ravoux, accompagné de son fils et muni d'une trousse d'urgence et, toujours partisan de la thérapeutique électrique, d'une petite bobine d'induction. Il était environ 9 heures du soir lorsqu'ils pénétrèrent dans l'exiguë chambre de Vincent qui se trouvait au premier étage au bout d'un étroit et sombre couloir.

elle avait traversé le cul-de-sac pleural, peut-être même avait-elle touché la base du poumon, puis elle était allée se perdre dans le médiastin postérieur au voisinage des gros vaisseaux et de la colonne vertébrale. En tous cas Vincent, ne présentait aucun symptôme d'une plaie de poitrine grave: ni hémoptysie, ni étouffement, ni schock appréciable. Lorsque le D^r Gachet eut terminé son examen et qu'il eut refait le pansement, il se retira avec le D^r Mazery dans une pièce voisine pour se concerter avec lui. Ils se décidèrent pour la temporisation en l'absence de tout symptôme grave immédiat. Certains diront à n'en pas douter: pourquoi n'a-t-on pas envisagé une intervention chirurgicale?

Que ceux-là se souviennent que l'on est en 1890; les rayons X sont incornus et la chirurgie du thorax est encore bien timide. Tenter d'extraire une balle, à l'aveugle, dans une région anatomique si complexe, si importante et d'un abord si difficile, c'eût été courir à un échec certain. Lorsque le D^r Gachet rentra

dans la bouche, et Vincent, satisfait, se mit à fumer silencieusement. Afin de prévenir Théodore, le D^r Gachet lui demanda l'adresse du domicile de son frère. Il ne pouvait l'atteindre à son magasin, car le lendemain était un dimanche et la Galerie Boussod et Valadon était fermée. Vincent refusa de la lui donner. Il re-



Vincent à l'oreille coupée. — Portrait de Van Gogh par lui-même.

« Après s'être tranché l'oreille, Vincent l'avait portée à une amie, dans un lieu de prostitution; la fille qui croyait à un plus galant cadeau avait ouvert le paquet; à la vue du sang, elle s'était évanouie. Cependant Van Gogh avait pris la fuite et était venu se coucher chez lui... La gendarmerie, prévenue, ouvrit une enquête. On dut forcer la porte du logis, Vincent s'étant verrouillé en rentrant... On le trouva dans son lit. Sa blessure avait tellement saigné qu'il avait perdu le sens ».

dans la chambre, il trouva Vincent dans le plus grand calme, son visage ne décelait aucune souffrance. Vincent demanda s'il pouvait fumer. Il acquiesça. Alors il le pria de prendre sa pipe qui se trouvait dans la poche du veston de ce bourgeron bleu de plombier dont il était toujours vêtu et qui se trouvait là, posé près de lui. Le D^r Gachet chercha donc sa pipe et l'ayant trouvée, il la lui bourra, la lui alluma, la lui mit

doutait certainement l'immense douleur que causerait à son frère une si cruelle nouvelle.

Enfin le D^r Gachet quitta Vincent, laissant auprès de lui son fils, âgé alors de 17 ans, qui pourrait le prévenir, si au cours de la nuit survenait quelque grave incident.

Mais pendant toute cette nuit-là, Vincent fut très calme. Il ne prononça aucune parole, ne dormit pas et fuma sans arrêt.



Le Bon Samaritain

(Tableau de Van Gogh, d'après E. Delacroix).

Le lendemain matin, le Dr Gachet fit porter un mot à Théodore à la Galerie Boussod et Valadon par un jeune peintre hollandais qui se nommait Hirschig et qui était lui aussi pensionnaire au café Ravoux. Au 19 du boulevard Montmartre, Hirschig pût obtenir l'adresse de Théodore et le joindre à son domicile particulier.

Théo accourut à Auvers. Il rentrait de Hollande où il avait conduit sa femme et son enfant.

Quand il fut arrivé auprès de Vincent, il étreignit avec une inexprimable douleur ce frère bien-aimé à qui il avait sacrifié toute sa vie et toutes ses forces. Puis une longue conversation en langue hollandaise s'échangea entre eux. Comme premières paroles Vincent aurait murmuré : « Encore une fois raté », faisant, sans doute, allusion à ce jour, où, à Arles, il s'était tranché le lobule de l'oreille gauche pour déterminer une hémorragie profuse et mortelle.

La journée du 28 s'écoula. Vincent était toujours paisible. Il ne paraissait pas souffrir. A un moment donné il manifesta la curiosité de connaître l'issue que les médecins assignaient à son aventure. Théodore l'assura qu'on parviendrait certainement à le sauver,

ce à quoi il répondit : « C'est inutile la tristesse durera toute la vie. »

La nuit vint et au cours de cette nuit-là, à une heure du matin, Vincent expira très calmement, sans aucune douleur apparente, et sans présenter un symptôme qui eût pu révéler la cause exacte de sa mort. C'était donc le 29 juillet. Le lendemain le Dr Gachet traça sur son agenda ces simples mots : *Mort de Vincent Van Gogh, une heure du matin*. Le 27, il avait écrit ce bref renseignement : *Suicide de Van Gogh*.

Une question se pose irrésistiblement : A quoi peut-on attribuer sa mort, trente-six heures après le coup de revolver qu'il s'était tiré ? Nous répondrons : à une hémorragie infectieuse secondaire vraisemblablement, ou peut-être à l'hémorragie primitive qui, arrêtée tout d'abord par la formation d'un caillot, reprit plus tard par la désagrégation de celui-ci — un important vaisseau du médiastin ayant été lésé.

Le 29 le Dr Gachet fit un dessin de son misérable ami, étendu sur son lit mortuaire. Aux murs de la chambre, on avait accroché les plus belles toiles de Vincent, celles du Midi et puis les dernières, les plus fougueuses et les plus hallucinantes, celles d'Auvers.

Pauvre Vincent ! Lorsqu'on s'occupa d'organiser son convoi, des difficultés inattendues et peu banales surgirent avec le curé d'Auvers, l'abbé Teissier qui ne voulait prêter le corbillard ; nous aurons d'ailleurs l'occasion de les raconter autre part, ultérieurement.

Vincent fut enterré le 30 juillet, vers 3 heures de l'après-midi, dans le petit cimetière d'Auvers. C'était par une splendide et chaude journée, semblable à celle où deux mois auparavant il était arrivé à Auvers, confiant, heureux, avec l'espoir de vivre dans ce coin la première étape d'une existence neuve de travail fécond, dans la joie de la santé retrouvée pour toujours. Le sort n'avait pas souscrit à ces espoirs et les avait brutalement rejetés.

L'enterrement de Vincent fut des plus modestes. Théodore et M. Bonger conduisaient le deuil ; auprès d'eux se groupaient le Dr Gachet, son fils Paul, Emile Bernard, le père Tanguy, ce brave vieux marchand de couleurs et de tableaux, le seul marchand qui eût crû du vivant de Vincent que sa peinture était belle et pouvait s'offrir sans ridicule à des amateurs,

deux ou trois peintres hollandais installés à Auvers, et enfin la famille Ravoux.

Le Dr Gachet prononça au bord de la tombe un bref discours et Théodore y répondit par quelques mots de remerciements.

Théo ne put survivre à une telle perte ; le profond chagrin qui l'accabla lui fit perdre tour à tour la raison et la vie. N'était-ce pas toute sa joie de vivre qui s'effaçait. Vincent et lui étaient, sentimentalement et intellectuellement, de véritables frères siamois. L'un ne pouvait vivre sans l'autre. Un pont immatériel les unissait, plus puissant qu'un lien anatomique et physiologique.

Théodore mourut moins de six mois après Vincent, le 21 janvier 1891, à Utrecht, dans une maison de santé.

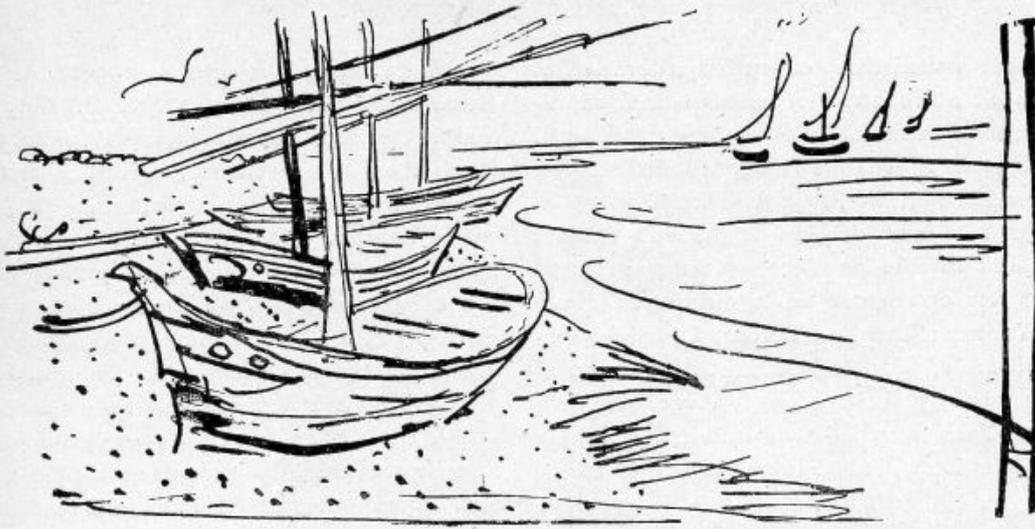
En 1913, on le ramena dans le cimetière d'Auvers ; on l'enterra auprès de son frère. Ce

fut là une juste et belle pensée de M^{me} Van Gogh-Bonger. Les deux frères si unis dans la vie, ne devaient point être séparés dans la mort. Dans le petit cimetière d'Auvers, deux pierres basses, arrondies indiquent leurs tombes. Les plantes sauvages les recouvrent et en effacent les limites. Mais certaines années, à l'été, des mains amicales y font croître de grands tournesols, ces fleurs si aimées de Van Gogh ; au-dessus des herbes envahissantes, ils balancent lentement leurs lourdes têtes dont le disque flamboyant se présente toujours face à la lumière solaire comme pour se gorger de tout l'or de ses rayons, et pareils en cela à Van Gogh qui jadis à Arles dans l'aveuglante Provence offrait aux flammes du soleil ses yeux éblouis et brûlés pour en percevoir tout l'éclat et le transposer ensuite victorieusement sur ses toiles immortelles. (À suivre).



Van Gogh sur son lit de mort

(Fusain du Dr Gachet, 29 Juillet 1890):



Barques aux Saintes-Maries (Dessin de Vincent Van Gogh)

« ...J'ai passé une semaine aux Saintes-Maries. Il y avait des filles qui faisaient penser à Cimabué et à Giotto; minces, droites, un peu tristes et mystiques. Sur la plage toute plate, sablonneuse, de petits bateaux verts, rouges, bleus tellement jolis comme formes et couleurs qu'on pensait à des fleurs... »
(Lettre de Van Gogh à Emile Bernard).

LA CURIEUSE FIGURE DU D^R GACHET

UN AMI ET UN AMATEUR DE LA PREMIÈRE HEURE DE CEZANNE, RENOIR, PISSARRO, VAN GOGH

Par le Docteur Victor DOITEAU

(SUITE ET FIN)

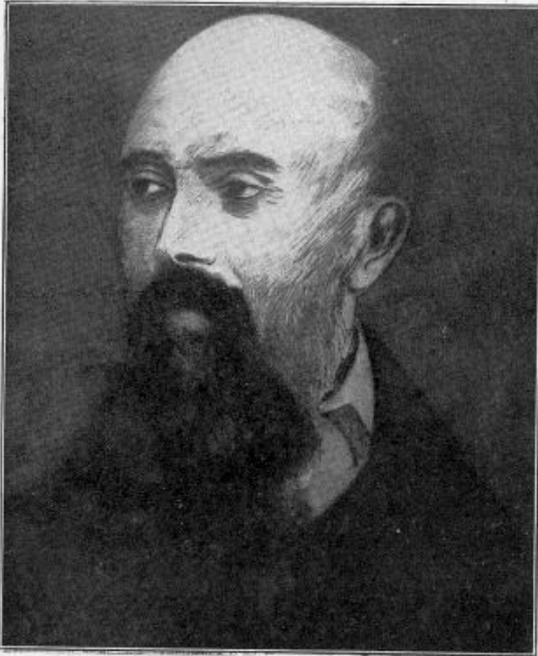
Voici que se termine, avec le présent article, le travail de Victor Doiteau sur le Docteur Gachet, travail captivant, documenté, vécu sur les lieux mêmes en ces derniers mois. Que notre ami trouve ici l'expression de notre gratitude et qu'il la partage avec M. Paul Gachet fils qui nous a prêté libéralement la plupart des documents illustrant ce travail.

LE Docteur Gachet considérait Van Gogh comme un « géant » de la peinture : il ne fut passans subir de sa part une très forte influence artistique ; aussi dans les tableaux qu'il peindra après 1890, l'ascendant de Pissarro disparaît pour faire place à celui de Vincent. Les peintres qui, tour à tour, l'influencèrent furent en somme : dans sa jeunesse, Courbet et surtout Amand Gautier qui devait mourir en 1894 et qu'on a peut-être trop oublié de nos jours ; dans son âge mûr Pissarro, enfin dans sa vieillesse Van Gogh. Sous cette dernière influence, c'est à dire avec la couleur comme préoccupation primordiale et un dessin plus synthétique, plus incisif, il exécuta des paysages, des fleurs, des figures ; parmi ces dernières on trouve le portrait de Louise Michel qu'il connaissait bien et à laquelle il vouait une grande admiration.

Le bon, le très sensible D^r Gachet fut profondément affecté par la mort inattendue de Van Gogh, car malgré qu'ils se connussent depuis peu, l'amitié qu'ils avaient l'un pour l'autre était vive comme si elle datait de longtemps. Et puis quels douloureux regrets n'avait-il pas lorsqu'il songeait à la perte que l'art avait faite : un grand peintre disparaissait stupidement alors qu'il venait d'atteindre l'entière possession de son génie, grâce en partie certainement, aux soins, aux stimulations, à l'apaisement qu'il lui avait prodigués. Le D^r Gachet voulut lui faire élever un monument sur une place d'Auvers et dans ce but il pria son fils Paul de modeler un médaillon qui représentât la figure farouche du Vincent des derniers jours. On peut s'étonner que le D^r Gachet n'ait pas entrepris lui-même ce pieux travail ; il faisait, en effet, volontiers du modelage,

cependant à vrai dire, exceptionnellement, et n'exécutait alors que de petites pièces représentant des animaux, des chats le plus souvent. Le médaillon fut réalisé mais, il faut le déplorer, le monument ne fut jamais érigé.

Après la mort de Van Gogh, le D^r Gachet n'eut plus la joie de découvrir des peintres ayant cette envergure ou la puissance de ses amis d'antan : Courbet, Manet, Cézanne, Pissarro, Renoir, Monet. Pourtant dans les dix-neuf années qui lui restent à vivre, il entretiendra d'amicales et très suivies relations avec des artistes dont le talent n'est pas négli-



Portrait du peintre Monticelli.
Eau forte du D^r Gachet (état définitif).

geable. Ainsi en 1891 il fait venir à Auvers, Norbert Goëneutte dont la santé déplorable exige la campagne. Goëneutte était peintre, mais avant tout graveur. C'était un ancien élève de l'école des Beaux-Arts. Sa technique toute traditionnelle n'a donc rien de neuf, rien de révolutionnaire. Goëneutte était un garçon rempli d'esprit, de gaieté et d'entrain, quoiqu'il fut la proie d'une tuberculose pulmonaire qui l'accablait d'abondantes et fréquentes hémoptysies. En sa compagnie, le D^r Gachet s'adonne à la pratique complexe de la gravure. Que d'heures — combien rapides ! — ont-ils vécues ensemble dans le petit grenier-atelier de la rue des Vessenots. En 1891 Goëneutte fit le portrait

de son ami et médecin et, en 1894, il mourut à Auvers âgé seulement de 44 ans. Le portrait que fit Goëneutte et celui qu'avait exécuté Van Gogh l'année précédente, sont les deux dernières effigies qui furent faites du D^r Gachet.

A Auvers, le D^r Gachet voit encore journellement Eugène Murer, ce pâtissier retiré des affaires dont j'ai déjà parlé, qui fait de la peinture claire et des romans romanesques et qui par surcroît collectionne en amateur des plus avisés. Sur les conseils du D^r Gachet, il s'était décidé, en raison de sa santé, à venir habiter Auvers. Il y mourut en 1906. Il possédait le plus bel ensemble de tableaux impressionnistes qu'on puisse imaginer. Sa collection comprenait environ cent toiles de la meilleure époque de Cézanne, Pissarro, Renoir, Monet, Sisley, Guillaumin. Il détenait encore de superbes Monticellis et quelques toiles de Vignon, ce délicieux petit maître de l'impressionnisme dont on commence à reconnaître le mérite. Renoir avait fait un magnifique portrait de Murer et Pissarro, un portrait de sa sœur, non moins beau. Malheureusement cette collection unique fut vendue et dispersée avant même sa mort ; il la céda pour un prix que nous estimerions aujourd'hui dérisoire.

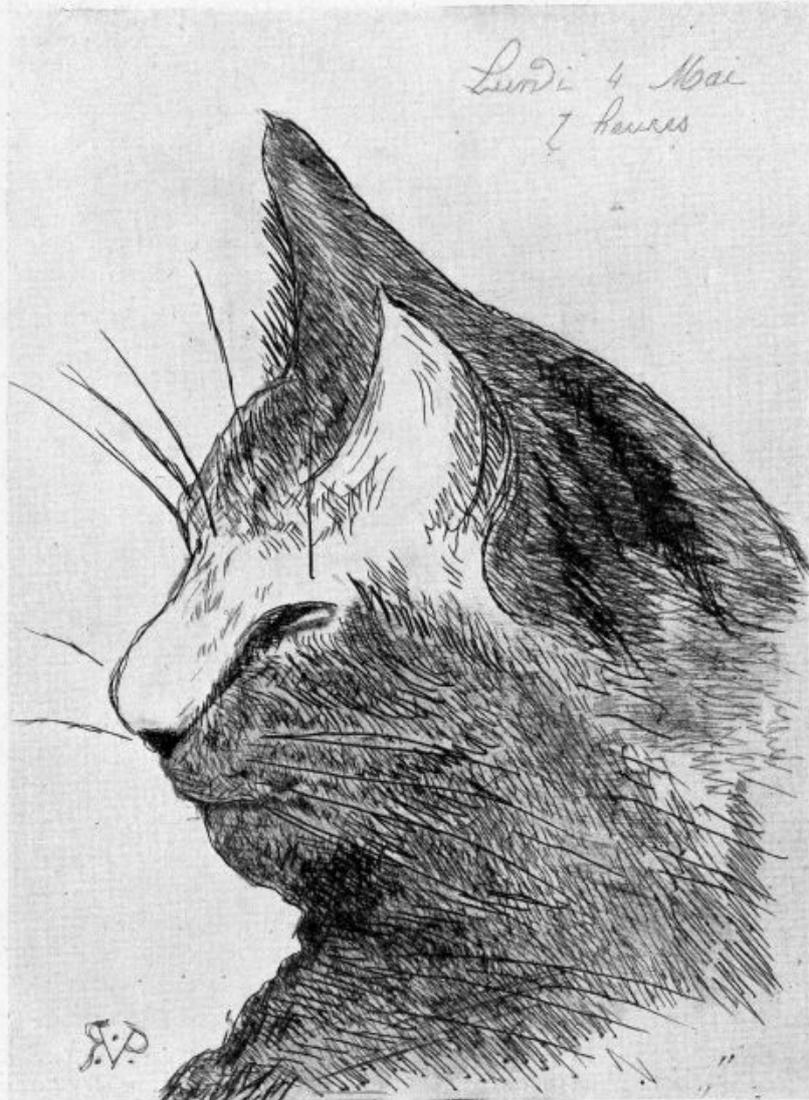
A côté de Goëneutte et de Murer toute une colonie de peintres fréquente régulièrement Auvers ; c'est en effet après 1890 que débute la grande vogue de cette région charmante que Daubigny, ses suiveurs, puis Cézanne et ses amis avaient mise peu à peu à la mode. Ainsi on y rencontre fréquemment certains impressionnistes de deuxième zone, je veux dire Vignon et Cordey. Ce dernier qui habitait Pontoise venait souvent à Auvers pour y peindre et y rendre visite à Murer avec qui il était très lié. Le D^r Gachet compte pour amis la plupart de ces artistes qui constituèrent par leur nombre une véritable « École d'Auvers » (1).

Si les années qui suivent 1890 sont celles de la grande célébrité d'Auvers, c'est aussi une période d'éclat pour la vieille maison des

(1) Au cours de cette étude de la vie du D^r Gachet nous n'avons pas parlé évidemment de tous les personnages connus, peintres, graveurs, littérateurs, hommes de science qu'il eut l'occasion de connaître ; c'eut été fastidieux. Néanmoins parmi ceux-là nous voudrions citer ici les noms de : Monticelli, Bonvin, Chintreuil, Murger, Schanne, le Schaunard de la Vie de Bohême, Adrien de Mortillet, Capitan, D^r Pozzi.

Vessenots. C'est l'époque où elle présente son maximum de pittoresque. Elle est remplie du rez-de-chaussée au grenier de merveilleux chefs-d'œuvre ; il n'y a vraiment plus de place pour en caser de nouveaux. Le D^r Gachet y

coup parlé des animaux du D^r Gachet. Coquiot nous les présente sous un aspect qui les rendrait dignes de l'entourage d'une sorcière. Il nous parle d'une « vieille chèvre diabolique sans poils », d'une non moins « vieille paonne,



La chatte du D^r Gachet

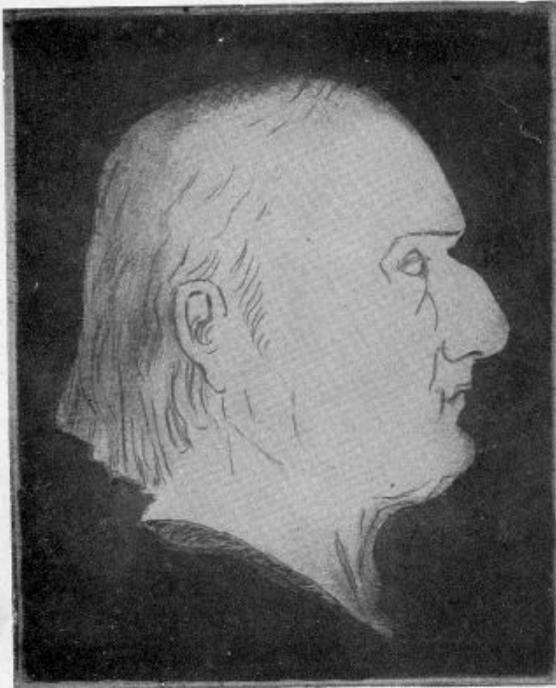
(Eau forte du D^r Gachet pour une invitation au dîner des Eclectiques)

Elle se nommait *la Loute*. Elle était née rue du Faubourg Saint-Denis et présentait une double hernie de la ligne blanche. Le D^r Gachet, qui craignait la grossesse pour la Loute à cause de la possibilité d'une éventration totale, veillait de très près sur sa virginité et la séquestrait. La Loute mourut à Auvers après une longue vie de recluse sans avoir jamais connu l'étreinte farouche des matous.

séjourne la plus grande partie de la semaine. Il vit là, entouré de ses enfants, de M^{me} Chevalier et d'une véritable ménagerie. En effet, il aime passionnément les bêtes, aussi est-il l'un des membres les plus convaincus de la Société protectrice des animaux. On a beau-

pareillement sans plumes, toute ridée, que pourchassait du matin au soir une trôlée de chats toujours au nombre de seize à dix-huit ; et même il nous signale une vieille descente de lit toute pelée qu'on appelait Henriette. Non ! les animaux du D^r Gachet n'étaient pas

décrapés ; c'étaient des bêtes jeunes abondamment pourvues de poils ou de plumes. Pour compléter de rétablir la véracité des faits, disons que l'on pouvait dénombrer chez le D^r Gachet : douze chats, quatre ou cinq chiens, une chèvre — c'est elle qui se nommait Henriette —, une paonne qu'on appelait Léonie et une tortue dont le nom était Sophie ; mais on n'y vit jamais de descente de lit usée jusqu'à la corde. Henriette avait un pelage magnifique, elle avait été donnée au D^r Gachet par



Portrait du naturaliste Lamarck
(Eau-forte du D^r Gachet)

la veuve d'un de ses malades, un tuberculeux qu'il avait fait venir à Hérouville, petit village proche d'Auvers ; il y tenait donc beaucoup. Un jour elle fut victime d'un accident qui faillit lui être funeste : elle but goulûment un pot de minium qui traînait dans la cour. De graves symptômes ne tardèrent pas à se déclarer. Le D^r Gachet était au désespoir ; il lui donna un vomitif qui n'eut aucun effet. Pendant plusieurs jours Henriette fut en danger de mort, puis elle recouvra soudainement la santé, à la plus grande joie de son maître. Nous avons dit que la paonne s'appelait Léonie ; dans l'intimité on la nommait simplement Nini. Elle aussi fut sur le point de perdre tragiquement la vie : l'un des chiens de la

maison la saisit, certain jour, à pleines dents par le croupion. Le D^r Gachet averti par ses plaintes désespérées accourut. Lorsqu'il la délivra elle respirait encore, cependant elle avait perdu connaissance et un orifice béant s'ouvrait dans la région postérieure de son dos laissant apparaître l'intérieur de sa cavité abdominale. Il la coucha dans une sorte de petit lit, l'entoura de soins vigilants, il la pansait avec son fameux liquide antiseptique. Elle échappa à la péritonite, se rétablit complètement et même sa queue repoussa tout entière. Léonie était mariée ; son époux dont la personnalité moins accusée a laissé un souvenir moins vivace avait l'habitude de sauter brusquement sur le dos des visiteurs ce qui les remplissait d'un compréhensible effroi.

Voilà donc l'aspect que présentait Auvers et l'hospitalière maison de Vessenots en cette dernière période de la vie du D^r Gachet. A Paris, malgré la vieillesse qui maintenant est venue, son activité médicale est toujours très grande. Il dirige en collaboration avec les Docteurs Decours et Deschamps une clinique au 11 de la rue Cauchois et dans le petit cabinet du faubourg Saint-Denis les clients abondent. A Renoir vieillissant, perclus par le rhumatisme déformant, il donne des directives thérapeutiques. Au début de ses études médicales à Lille, en 1848 alors qu'il fréquentait l'Hôpital d'instruction militaire, il avait songé un moment à devenir médecin militaire et plus tard en 1863, il avait décidé de s'installer dans une ville d'eau et même durant une année, il avait exercé à la station thermale d'Evau dans la Creuse ; atteignant le terme de sa carrière il ne devait pas regretter d'avoir opté pour Paris où le destin lui avait réservé une vie si animée, si attachante et si diverse. Dans les dernières années de son existence, sa passion pour l'art ne se dément pas ; il expose chaque année aux Indépendants, aux salons de Pontoise ainsi qu'à des expositions de province. Il forme un élève, M^{lle} Blanche Derousse. En 1902 il prend part à un concours d'enseignes organisé par la ville de Paris. Il envoie une enseigne destinée à une charcuterie ; c'est, on le devine, une tête de cochon. Et comme toujours, il se préoccupe de peintres dont peu de personnes encore discernent les mérites. Ainsi il suit sympathiquement les envois du douanier Rousseau au Salon des

Indépendants. Un jeune artiste dont les dons sont tout à fait remarquables, n'échappe pas à son attention. Ce peintre qui n'est encore qu'à ses débuts, est Matisse et l'intérêt qu'il lui témoigne dès cette époque, ressort nettement d'une lettre que Matisse lui écrivit à propos d'une visite qu'il désirait faire à sa collection.

fil du Dr Vincent Simon, son maître en médecine homéopathique, ne purent ramener la vigueur dans ce cœur irrémédiablement épuisé. Il fut enterré le 14 janvier au cimetière du Père-Lachaise.

Ne faut-il pas regretter de le voir prendre son ultime repos loin d'Auvers, loin de ce paisi-



L'Homme du Faubourg Saint-Denis (Eau-forte du Dr Gachet)

Il s'agit d'un des clients du Dr Gachet affligé d'une tumeur pileuse du lobule du nez. Le Dr Gachet l'appelait familièrement « l'homme du Faubourg S-Denis ».

Le Dr Gachet mourut à Auvers le 9 janvier 1909 ; il garda jusqu'à son dernier jour sa belle intelligence et presque jusqu'à la fin son étonnante activité. On a dit que le Dr Gachet était sans âge lorsqu'il mourut, parce que pendant toute sa vie il se plût par une sorte de coquetterie féminine à le cacher soigneusement. Il avait en réalité 81 ans au moment de son décès. Il succomba à une insuffisance cardiaque totale et les soins du Dr Léon Simon, le

ble petit coin d'Ile-de-France que ne quittèrent point même dans la mort quelques-uns de ses amis les plus chers qui, comme lui contribuèrent à l'illustrer : Van Gogh, Goëneutte, Mûrer et pareillement la bonne M^{me} Chevalier ; ne faut-il pas déplorer de le voir reposer hors de cet humble cimetière qui domine les vapeurs paysages des rives de l'Oise où il avait vécu ses plus heureux jours et senti ses plus vives et ses plus douces impressions.